

le marin

Le marin wallon

BUREAU DE DEPOT: 1300 WAVRE HORS-SERIE DU BWYC N°1 MARS - AVRIL - MAI '09



“1939 - 2009 il y a 70 ans,
la guerre commençait”
par Jean Krol

1 SEPTEMBRE 1939 – 1 SEPTEMBRE 2009

GDANSK – WESTERPLATTE

70 ANS déjà. La seconde guerre mondiale commençait

Je vais essayer de conter pour les membres du BWYC un des événements qui marquèrent de façon douloureuse les années 1939 à 1945 : la bataille de WESTERPLATTE qui eut pour cadre la mer Baltique et ses abords immédiats.

PREAMBULE.

En 1939, GDANSK et son territoire adjacent étaient connus sous le nom de VILLE LIBRE DE DANTZIG.

Elle était habitée par une majorité d'allemands, la minorité polonaise s'élevait à environ 10%. Dans mon récit, j'utiliserai parfois le terme *dantzigois*, *dantzigoise* pour désigner les habitants allemands de la Ville Libre et leurs diverses institutions ou groupements (souvent nazis).

TABLE DES MATIERES.

- Contexte historique.
- Cadre géographique de WESTERPLATTE. Aperçu des événements y liés.
- Les forces en présence.
- Chronologie des événements à partir du 1er septembre.
- Epilogue.

CONTEXTE HISTORIQUE.

Un peu d'histoire de la Pologne pour commencer.

- 966 : naissance du royaume.
- 1138 : début de la féodalité et affaiblissement de l'autorité monarchique.
- 1226 : le duc de Mazovie (nord-est de la Pologne) permet aux chevaliers teutoniques de s'implanter dans son duché afin de l'aider à contenir les incursions des Prussiens (à l'époque c'est une peuplade qui n'a rien à voir avec les germains).
- 1320 à 1501 : commencement de l'apogée du royaume qui s'unit au grand-duché de Lituanie.
- 1501 à 1618 : le siècle d'or.
- 1618 : les magnats font la loi dans le royaume, commence le déclin de celui-ci
- 1772 : sous le règne du dernier roi, Stanislas Auguste PONIATOWSKI : premier démembrement du royaume au bénéfice des trois puissances voisines : La Prusse (Frédéric le Grand), l'Autriche (Joseph II) et la Russie (Catherine la grande).
- Le siècle des lumières influence de nombreux Polonais qui essaient de réformer l'état. Les puissances voisines s'y opposent.
- 1793 : deuxième démembrement.
- 1795 : troisième démembrement et fin du royaume de Pologne.
- 1815 : la défaite de Napoléon à Waterloo sonne le glas des illusions du peuple polonais qui ne se résigne pas à la perte de son indépendance et tente plusieurs soulèvements dont celui de 1830 qui aida à l'instauration de la Belgique (Le tsar y

voulant intervenir pour empêcher la monarchie constitutionnelle, ses troupes furent occupées ailleurs, en Pologne).

- 1914 à 1918 : première guerre mondiale.

Après le 11 novembre 1918, la Pologne recouvre son indépendance. Par le traité de Versailles, un petit accès à la mer lui est accordé (le célèbre couloir de Dantzig). Le traité donna aussi naissance à la ville libre de Dantzig située à l'embouchure de la Vistule, principale voie fluviale du jeune état polonais.

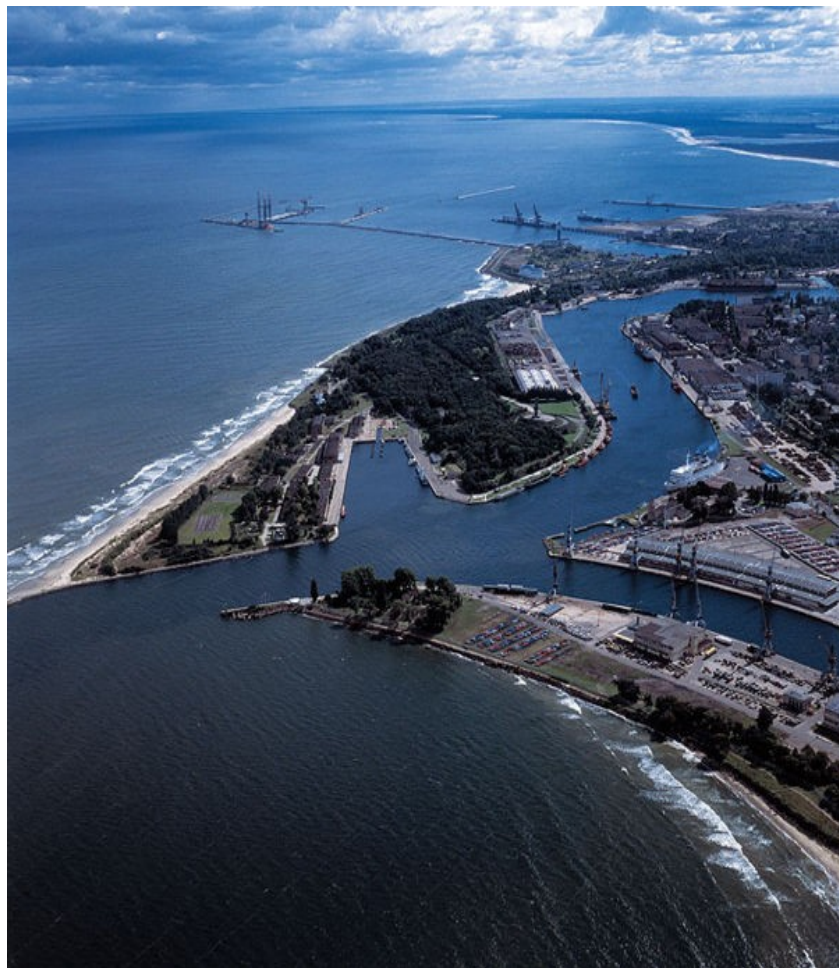
La Pologne ne disposait, sur sa frontière maritime, d'aucun port capable d'accueillir des navires d'un tonnage conséquent. C'est pourquoi il était très important d'obtenir des droits d'accès. La convention de Paris en date du 9 novembre 1920 lui accorda le droit d'importer et exporter toute marchandise par le port de Gdansk et cela en toute circonstance.

Sur base du décret de la Ligue des Nations du 14 mars 1924, la Pologne obtint le droit de créer à WESTERPLATTE un magasin de transit avec un bassin spécial pour munitions.

CADRE GEOGRAPHIQUE de WESTERPLATTE. Aperçu des événements y liés.

Ce chapitre a pour base principale le témoignage du capitaine Fr. DABROWSKI ;

A l'extrémité du chenal menant au port de commerce se situe la presqu'île Westerplatte. Sa surface est de 0,8 km², longue d'environ 1800 m sur 500 dans sa plus grande largeur. Elle est reliée au continent par sa partie sud-est et se prolonge vers le nord-ouest. Son flanc Nord est baigné par la baie de Gdansk ; à l'Ouest se trouvait la darse réservée à la zone franche et au sud court le chenal menant au port de commerce. L'endroit était boisé. La presqu'île était reliée au continent par une route et une voie de chemin de fer.



Les polonais aménagèrent sur la presqu'île les docks à munitions. Afin de défendre la place et sécuriser la zone ils obtinrent le droit d'y maintenir « un peloton de garde du magasin de transit militaire ». En 1936, une caserne y fut construite pour la troupe et le personnel civil composé surtout d'anciens militaires passés dans la réserve. Le territoire de Westerplatte fut entouré d'un mur en briques laissant néanmoins une large bande de terrain le long du chenal permettant l'accès depuis la frontière est du territoire jusqu'à la maison des pilotes du port. A l'extérieur du mur furent construits quatre postes de police qui, d'après les accords devaient empêcher l'accès de la zone à des éléments irresponsables en provenance de Dantzig.

Longtemps avant guerre, seuls deux postes de garde furent utilisés ; le premier devant l'entrée principale, le second près du bassin à munitions.

En 1930, Hitler envoie dans la ville libre des acolytes pour y propager le nazisme. Avec le temps, la tension entre polonais et *dantziçois* augmente et les postes de garde furent utilisés dans un tout autre but : contrôler tous les mouvements et travaux sur le terrain de Westerplatte. Le poste devant l'entrée principale avait pour tâche l'interception des communications téléphoniques et la photographie de toute personne entrant sur le terrain de la base.

En 1933, Hitler prend le pouvoir, la crise entre les deux parties grandit. La minuscule garnison équipée de fusils fut renforcée par deux compagnies de fantassins équipés de mitrailleuses lourdes (. 50 je suppose). Arrivés par bateau, les autorités *dantziçoises* obligèrent leur embarquement et cela attira l'attention du commandement général à Varsovie sur le fait qu'en cas d'agression la garnison était dans l'impossibilité de se défendre.

En relation avec ce qui précède, dans les années 1933 – 1934 on construisit quatre postes de garde qui par leur aspect ne se différenciaient pas des constructions similaires dans le monde.* C'étaient de petits bâtiments (comme des garages) avec des murs épais de 35 cm, les caves étaient en béton armé. Ces postes protégeaient leurs occupants contre les tirs de mitrailleuses et contre les éclats d'obus de 75 mm. Les caves étaient munies de meurtrières (pour l'instant camouflées). Plus tard un armement supplémentaire fut fourni : un canon de 75 mm, quatre mortiers de 81 et deux canons antichars de 37mm.

* Au total il y avait six postes car il faut ajouter les caves dans la villa des sous-officiers (Nr3) et le poste de commandement principal (Nr6) au centre du dispositif. Tous ces postes de garde avaient leur numéro, cela commençait à l'est par le poste Nr 1 et on continuait dans le sens des aiguilles d'une montre.





Les chicanes des autorités de la ville libre augmentaient, lors d'excursions en bateau, les guides donnaient libre cours à leur haine des polonais, les journaux s'y mettaient aussi.

Le 22 mars 1939, la mainmise des allemands sur Klaipėda (Memel et son territoire Memelland en Lituanie) mis la garnison en alerte maximale car il y avait possibilité pour l'escadre allemande rentrant de mission de réserver le même sort à Westerplatte. Cet incident, de même que celui de 1933 inquiétait l'état-major général à Varsovie : il était impossible à une si petite garnison d'opposer une défense efficace en cas d'agression.

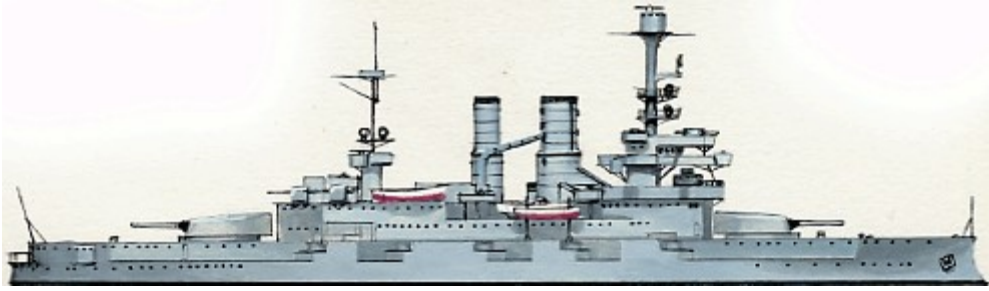
Il fut décidé d'augmenter, à l'insu des allemands, le nombre de soldats ce qui porta la garnison (avec les civils automatiquement mobilisables) à un peu plus de 180 hommes, officiers compris. On pensa aussi à augmenter les capacités de défense sur le terrain. Afin d'annihiler toute tentative de combat directement sur les lignes de défenses constituées par les cinq postes de gardes et le PC on construisit de nuit et à l'insu des allemands, deux postes avancés, l'un à l'est appelé « Prom –le bac », l'autre à l'ouest appelé « Przystan – le débarcadère ».

Le terrain densément boisé facilitait l'approche d'un éventuel adversaire et ne créait pas des conditions de tirs idéales pour les défenseurs. En conséquence, dès 1938 on commença de façon quasi invisible et de nuit à éclaircir et élaguer la zone, on veillait à garder l'endroit dans son aspect original pour ne pas permettre aux reconnaissances aériennes de percevoir une modification de la canopée. Les bois récupérés servirent à la construction d'abris pour les deux postes avancés.

Pour renforcer l'anneau défensif, les quelques bâtisses et dénivellations de terrain existantes permirent la création de quelques petites positions.

A partir de mars 1939, la situation empire de jour en jour. Dantzig instaure le service obligatoire pour la police complémentaire. D'Allemagne arrivent des touristes, en réalité instructeurs militaires. Pendant l'été s'organise sur le territoire de la Ville Libre la division SS Danziger-Heimwehr. Dans la région, l'artillerie allemande prépare ses postes de combat.

Le 25 août, arrive en visite de courtoisie, le cuirassé « Schleswig-Holstein ». Les festivités d'accueil se déroulèrent dans la rade du port. Dans l'après-midi, le cuirassé fut remorqué dans le chenal jusqu'à hauteur du poste de garde polonais Nr2. Etre dominé par ses très hautes superstructures créait pour la garnison, une très désagréable sensation. Le navire passa la nuit, là, tous feux éteints.



Dantzig se déclara « Etat Libre de ... » : c'était une atteinte au statut légal prévu. Le séjour du cuirassé se prolongeant, il ne faisait plus de doute quant à la suite des événements. Le 31 août, le port se vide, le bruit des travaux portuaires s'atténue et cesse. Le chenal habituellement plein d'activité est désert.

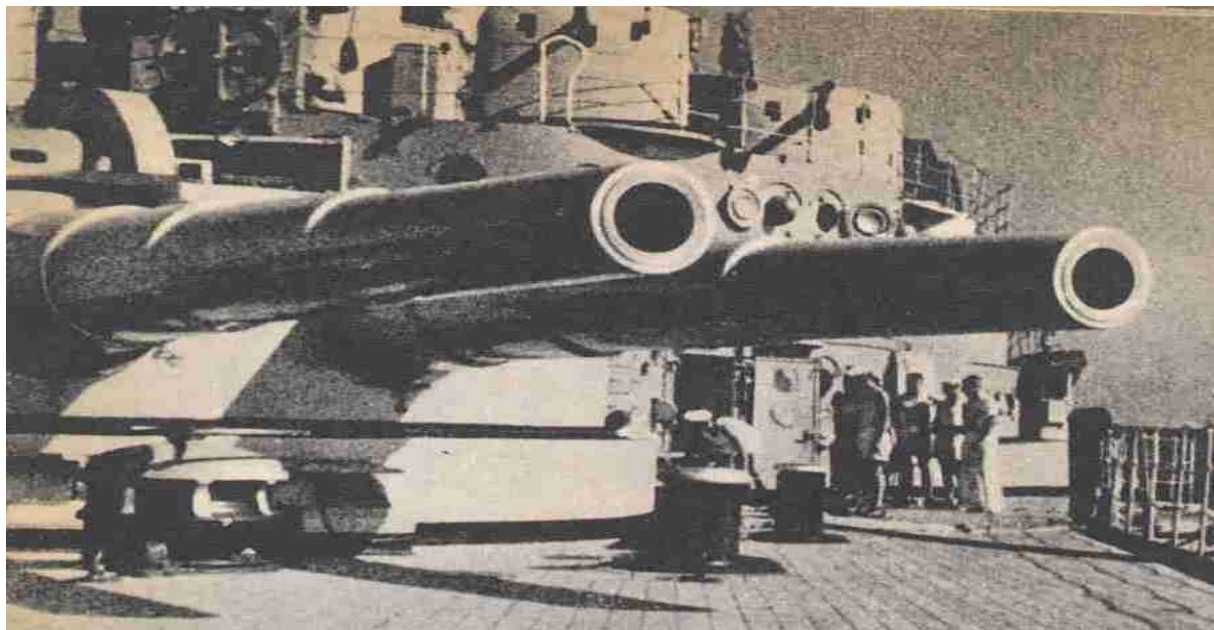
Dans l'après-midi se présenta le lieutenant-colonel Wincenty Sobocinski, chef du bureau militaire près le Commissariat Général Polonais dans la Ville Libre. Celui-ci, habituellement serein et jovial, était ce jour très sérieux et exigea de la part du commandant de tenir 12 heures, le temps de permettre aux forces de contre-attaque d'arriver par voie maritime depuis Gdynia.

LES FORCES EN PRESENCE.

FORCES ALLEMANDES PRESENTES SUR LE TERRITOIRE DE LA VILLE LIBRE DE DANTZIG

Nom de l'unité	Commandant	Importance	Autres infos
Danziger Regiment I	Oberst Krappe	environ 3000	
Danziger Regiment II	Oberst V. Groddeck	environ 3000	
Danziger Artillerie Abteilung			
Mot.Pionier Kompanie	Hauptmann Stahlberg	200	
Grenzwachtbatalion	SA Brigadeführer Hacker.	540 2 compagnies de 270	son second Hauptmann. Riesen
Verstärkter Grenzaufsichtsdienst (VGAD)		1000	
Forces de police et SS utilisées pendant la bataille	Commandant l'ensemble SS-Brigadeführer u. Polizeichef danzig Schäfer		
Danziger SS-Heimwehr	SS-Obersturmbannführer Goetze	4 compagnies de tirailleurs, 1 comp.de mitrailleuses lourdes, 2 comp. de canons antichars, 1 comp. d'artillerie légère, 1 section du génie, 1 de transmissions, 1 de transport autom., au total officiel: 1500 personnes	mortiers, obusiers probablement 2000 le réfectoire rue Mackowky était prévu pour 2000.
MZ Abschnitt 26 avec son état-major.			
SS PV Sturmbann Eimann			constituée des SS dantzigois
Polizeihundertschaften der Danziger Schutz-Polizei	Oberstleutnant Griep	500	constituée de SS et d'employés de la Schutzpolizei
Hundertschaft SS-PV		100	centurie constituée de volksdeutsch polonais
1 Zug Panzerspähwagen			peloton de véhicules blindés
1 Zug Strassenpanzerwagen Kraftfahrstaffel			peloton de véhicules blindés utilisés dans les combats de rue
Unités d'appoint Baubataillon Danzig	Oberarbeitsführer Pirsch	1200	Avant le 1.IX. C'était une unité de l'Arbeitsdienst commandée par le hptm.Stahlberg

Toutes ces troupes ne furent point engagées contre Westerplatte. Mais d'autres furent appelées sur le théâtre des opérations. Le tableau récapitulatif qui suit est le résultat des études d'historiens qui ont puisé dans les sources allemandes et bien sûr polonaises.



<i>Forces navales</i>	hommes	
Cuirassé «Schleswig-Holstein »	(1)	4 pièces de 280mm (2)
		8 pièces de calibre moyen
		4 pièces de petit calibre
Flottille basée à Pillau		Force inconnue
12 vedettes de défense côtière	36	12 mitrailleuses
<i>Forces terrestres</i>		
Bataillon défense côtière	750	12 mitr.lourdes, 27 légères
„ Arbeitsdienst	450	
„ du génie de Prusse Orientale	750	
2 batteries d'obusiers	300	8 obusiers lourds
Groupement de mitrailleuses lourdes	150	12 mitrailleuses lourdes
Groupement de mortiers et lanceurs de grenades	150	12 pièces
<i>Forces aériennes</i>		
2 divisions (3)	200	47 avions (armés de mitrailleuses)
<i>Au total :</i>		

3294 soldats, 36 canons, 3 compagnies de mitrailleuses, 1 compagnie de mortiers, aviation.

(1) - Equipage 770 personnes.

(2) Armement un obus de 280 pesait 300kg

(3)- parmi les forces aériennes, il y avait le Sturzkampfstaffel – See, l'escadrille de bombardiers en piqué basée à Kiel ; elle était prévue pour le porte-avions « Graf-Zeppelin » dont la construction ne fut jamais terminée.

FORCES POLONAISES COMPOSANT LA GARNISON WESTERPLATTE.

Commandant : Major Henryk SUCHARSKI
 Son second : Capitaine Franciszek DABROWSKI
 L'officier médecin Capitaine Mieczyslaw SLABY
 Les officiers : Lieutenant Leon PAJAK (chef du poste Prom)
 Lieutenant Stefan GRODECKI (ordonnance du major)
 Sous-lieutenant Zdzislaw KREGIELSKI (chef du poste przystan)

L'écuyer Jan GRYZMAN (plus haut grade non officier, second du poste Prom, ancien de 14/18, a efficacement remplacé son chef blessé).

Sous- officiers et hommes du rang : 175 personnes. *

La liste de la garnison, détruite peu avant la reddition, fut reconstituée après la guerre par trois personnes qui étaient souvent chargées de leur tenue et mise à jour.

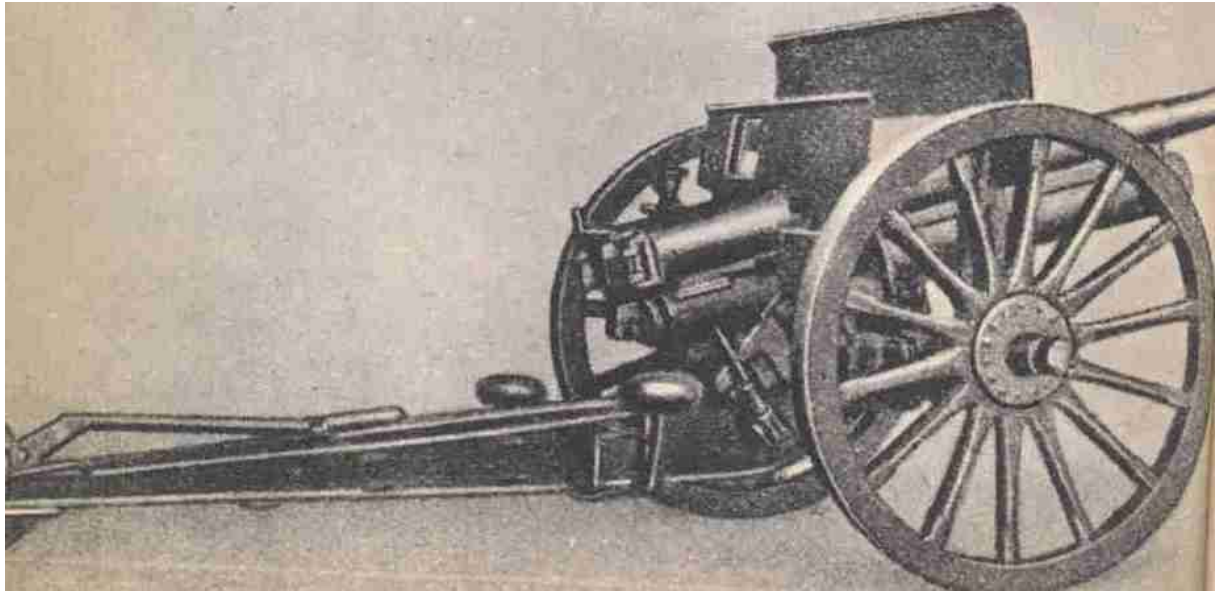
L'armement des forces polonaises se composait de :

- 18 mitrailleuses lourdes (.50)

- 17 mitrailleuses légères (.35)
- 17 fusils mitrailleurs
- 160 fusils
- pas mal de munitions et grenades à main
- Le canon de 75 mm
- Les 2 canons antichars
- Les 4 obusiers de 81 mm

En résumé, on peut dire que les polonais opposèrent aux allemands un groupe équivalent à une compagnie de tirailleurs disposant d'une force de feu égale à deux compagnies.

- Le major SUCHARSKI parle de 201 personnes (civils compris) .



CHRONOLOGIE DES EVENEMENTS A PARTIR DU 1er SEPTEMBRE.

1er septembre

Poste Prom (le bac). Relation du lieutenant PAJAK.

Le 31 août au soir, malade, je reste confiné dans les casernes, l'écuyer GRYCZMAN dirige le poste.

Vers 4H45, juste avant l'aube, le silence de la nuit est interrompu par le vacarme des pièces d'artillerie du «Schleswig-Holstein » et une explosion encore plus intense dans la partie est : c'est la barrière, scellée dans le mur d'enceinte interdisant l'entrée de la presqu'île, qui est dynamitée. Au même instant, nous entendons le bruit des fenêtres des casernes qui volent en éclats sous les tirs des mitrailleuses et des éclats des obus d'artillerie. Les sirènes appelant au combat hululent.

Parole d'homme, en quelques secondes, saisissant casque, pistolet et masque à gaz, je me précipite au rez-de-chaussée. D'ici s'éparpillent des groupes de soldats courant vers leurs postes de combat.

Ils sont cinq à mes côtés, c'est le complément de notre poste. Nous courons, en quelques sauts, nous nous trouvons à l'orée du bois. En cours de route, nous entendons les tirs de mitrailleuses : GRYCZMAN et ses hommes luttent contre les fantassins allemands pénétrant nos positions après l'explosion du mur. Les projectiles sifflent au-dessus de nos têtes ; on entend les explosions d'obus du côté des casernes, des postes de garde nr2 et 4 ainsi que du côté du poste «Przystan ».

Sur toute la largeur de notre champ de vision, parallèlement au mur, à hauteur de la station de chemin de fer, nous apercevons la file des assaillants au nombre de deux pelotons. Nos

entraves en fil de fer barbelé empêchent une progression en souplesse, ils sont obligés de sauter chaque difficulté. Nous les tirons d'une distance de 150 à 200 m.

Par téléphone, je fais rapport au major SUCHARSKI de la situation dans ma zone. Je demande aux servants des mortiers de se tenir prêts à ouvrir le feu lorsque les assaillants augmenteront la pression de l'attaque.

Sur mon aile droite, un rien en retrait, juste derrière le mur se trouve un poste de garde allemand, de son grenier nous parviennent des tirs. J'ordonne au caporal KOWALCZYK et à deux soldats de liquider le poste au moyen d'un bouquet de grenades. Le caporal exécute l'ordre. Dans cette opération, pendu au mur, il est gravement atteint mais continue à tirer pour aider ses compagnons. Les servants du poste allemand sont réduits au silence. Lors de son évacuation un coup mortel l'atteint.

L'ennemi ne rompt pas le combat. La première ligne d'assaillants reçoit l'appui de nouvelles unités. Exploitant une bosse dans le terrain, ils portent leur effort principal le long du bord de mer. Le danger de voir encerclé le trou d'homme du caporal SZAMLEWSKI et la station du chemin de fer, se précise. Un feu latéral sur le flanc droit arrête les assaillants. L'ennemi détruit graduellement les obstacles situés sur son passage, il tente sur l'autre portion de terrain de s'approcher de nos positions en tirant de face.

Pendant ce combat, j'entends les détonations d'obus d'artillerie terrestre et de marine qui s'en prennent aux casernes et aux différents postes de garde.

Par le mur détruit dans notre enceinte s'engouffre une nouvelle vague d'assaillants. Cette fois nous distinguons les uniformes de fusiliers marins et les tenues «feldghrau» des fantassins.

Un feu nourri de mitrailleuses lourdes appuie cette nouvelle attaque.

Je demande par téléphone au capitaine DABROWSKI d'ouvrir le feu de mortiers. La première salve est trop courte. Un petit éclat me blesse légèrement au visage. Je demande d'allonger le tir de 50 m. Les salves suivantes explosent pile sur l'adversaire et cela sur toute la largeur du champ. Les allemands tentent de s'arracher aux impacts de nos tirs de mortier et foncent vers l'avant. Ils se trouvent à 50-100 m, peut-être moins. Lorsqu'ils se trouvent à un tir de grenade, j'ordonne d'ouvrir le feu avec toutes les armes disponibles dans notre poste. L'ennemi est plaqué au sol, il cherche refuge derrière les arbres. Le troisième assaut est repoussé.

Le feu faiblit, les tirailleurs épars sur le terrain s'incrustent dans le sol. Après un certain temps, nous observons le recul individuel des soldats.

Une détente certaine règne maintenant parmi nous. Je m'approche de l'adjudant GRYZMAN, nous nous parlons et allumons la première cigarette de la journée. Le soleil apparaît au-dessus des cimes des arbres, cela réchauffe.

Au loin, quelque part sur la ligne Gdynia – Orlowo, se font entendre les échos d'une bataille. Des pensées agréables commencent en nous : l'espérance de l'aide promise se fait plus grande.

Soudain, ce calme précaire est interrompu par le bruit assourdissant des canons et des explosions d'obus qui encadrent les différentes positions entourant «Prom». Les soldats s'aplatissent contre les murs du fossé. C'est une véritable grêle d'éclats métalliques qui s'abat sur nous à travers les cimes et branches d'arbres. Des fontaines de sable, des panaches de fumée, l'odeur de soufre, voilà les impressions laissées par l'ouragan de feu d'artillerie lourde et embarquée qui s'abat sur notre poste.

A ce moment, je pense soudain qu'il est nécessaire de faire rapport au commandant. D'un bond je me trouve près du téléphone situé à 3 m. L'ouragan de feu persiste. Je réussis à prononcer quelques mots au sujet des terribles coups qui nous sont portés et la transmission s'interrompt.

Je bondis pour retourner à mon poste lorsqu'une force me poussa vers l'arrière. Je perdis connaissance. Combien de temps suis-je resté inanimé ? Je ne sais pas. Après un certain

temps, mes collègues m'évacuèrent vers le poste de garde nr1 et m'arrosèrent d'eau : je revins à moi. Je ressentis un terrible mal, mes membres inférieurs restaient inertes. Des chairs avaient été arrachées aux jambes, j'étais blessé au bassin et au ventre. Deux soldats me transportèrent sur un brancard jusqu'aux casernes. Éliminé du combat effectif, je vécus celui-ci dans les caves de la caserne tantôt évanoui, tantôt à moitié conscient, cet état était provoqué par la perte de sang, une température élevée et un début de gangrène.

Poste Prom, l'écuyer GRYZMAN prend le commandement. Relation de l'écuyer.

Seul, je rampe vers le téléphone qui maintenant se trouve dans sa cabane renversée et je signale au major SUCHARSKI la blessure du lieutenant et ma prise de commandement. Après quelques salves, le cuirassé dirige ses tirs vers la zone des casernes, de nouvelles vagues d'allemands commencent à pénétrer Westerplatte sur toute la largeur du terrain. A travers le trou dans le mur, près de notre position, se déverse un groupe d'allemands avec une mitrailleuse lourde, ceux-ci ne se rendent pas compte de la situation. Ici, veille le senior tirailleur ZIEMBA avec deux tirailleurs et un fusil mitrailleur. D'une distance de 3 à 5 m, ils liquident le groupe, parmi ces assaillants aucun ne réussit à tirer, aucun ne réussit à reculer. Malgré notre feu intense, les allemands disposant d'une supériorité manifeste, tant en hommes qu'en armement, s'approchent à quelques dizaines de mètres. Des grenades commencent à exploser en divers endroits de notre position, le plus souvent devant nos tireurs les recouvrant de terre et d'éclats. Les arbres brisés et abattus par les obus ainsi que la fumée ne facilitent pas notre défense et permettent aux allemands de se rapprocher. Cette fumée rend difficile l'observation par l'ennemi des positions occupées par son avant-garde, aussi lorsque les groupes en tête sont exposés à nos tirs intenses et commencent à reculer, ils sont arrosés par la vague qui les suit ; désorientés, ils jettent leurs armes et cherchent refuge derrière les monticules des magasins à munitions.

Alors que le combat devient critique, le «Schleswig-Holstein » apparaît dans le chenal. Les cadets, debout sur le pont, lancent des signes d'encouragement aux nouvelles vagues d'assaut. Le groupe «ZIEMBA-KOWALCZYK » ouvre le feu en direction du cuirassé, le résultat reste inconnu car celui-ci se trouve à environ 400–500 m ; les cadets disparaissent du pont ; le cuirassé s'approche à 200–300 m et pivote. Plaqué au sol par le souffle des explosions et les branches d'un arbre abattu par les tirs, je n'ai pas le temps de prévenir le commandant. KOWALCZYK et USS m'aident à m'extirper, à ce moment, je suis touché par un petit éclat ou un morceau de bois qui me blesse légèrement la tête.

La situation se dégrade, décidé à quitter la position je constate que notre retraite vers le poste de garde Nr1 est coupée par les tirs d'une mitrailleuse nichée dans la cabane à bois près du poste de garde des Schupos. C'est désespérant. J'envoie deux hommes, ceux-ci liquident la position à la grenade mais USS est tué sur place et KOWALCZYK blessé. Aidés par trois hommes, nous parvenons à l'emporter, le chef de peloton BARAN couvre notre retraite, les allemands nous talonnent.

Vers 9h20–9h35, nous atteignons le poste de garde Nr1.

Poste de garde Nr 1. Relation du chef de peloton PIOTR BUDER.

Voici à quoi ressemblait un poste de garde. A droite, en venant de la caserne se trouvaient les couchettes, devant il y avait une table pour le chef de poste ; sur celle-ci le poste de téléphone, plus haut sur une console un poste récepteur de radio. Sur le pourtour, le long des murs intérieurs se trouvaient des bancs coffres renfermant deux fusils-mitrailleurs et une soixantaine de grenades défensives. A gauche, dans une petite pièce gisaient des sacs de sable, un pistolet à fusées avec les fusées. De cette pièce, partait un tube vers la cave qui permettait de communiquer avec les servants des mitrailleuses lourdes.

L'accès au sous-sol du poste se faisait par une trappe fermée au moyen d'un verrou. Des barres de fer scellées dans le mur en permettaient l'accès. Deux mitrailleuses étaient installées

à demeure avec leurs munitions (environ 5000 balles – un supplément y fut joint pendant les combats), des munitions antichars, des canons de réserve et les bandes à munitions. Les meurtrières étaient masquées, de l'extérieur, elles ressemblaient à des conduits de ventilation. Le nombre de servants dans les caves s'élevait à 4 personnes : les deux pointeurs et les préposés aux bandes à munitions. D'une façon générale, on peut dire que la disposition du poste de garde nr1 était la meilleure de toutes car c'est elle qui occupait la surface la plus petite (environ 1,5 m x 2,5 m). Nous disposions aussi d'un projecteur qui ne fut pas utilisé pendant les combats.

Le poste «Prom » fortement bombardé par le «Schleswig-Holstein » est évacué. Depuis nos fenêtres, nous apercevons les explosions entourant les soldats en fuite, ils abandonnent leur poste, homme après homme et sautent à travers la mitraille, se couchant et rampant par moment. J'ordonne le déblocage de la porte. C'est un moment de stress intense, je "gueule" de toutes mes forces à travers la fenêtre, les incitant à courir le plus vite possible. Les soldats pénètrent chez nous et tombent littéralement exténués.

Le chef de peloton BARAN amène avec lui une mitrailleuse, la jette par terre, s'agenouille et supplie de lui donner à boire. Hélas, d'eau il n'y en a plus. Il s'approche de la bassine à nettoyer nos gamelles et étanche sa soif. Après cela, je l'aide à installer sa mitrailleuse sur des sacs, il ouvre le feu sur les assaillants qui maintenant, s'approchent et deviennent visibles. BARAN, affaibli par son expérience précédente, ne parvient plus à maintenir sa mitrailleuse en place, celle-ci lui échappe des mains, je le remplace et avec le tirailleur POLCIE, nous dirigeons le tir vers les ennemis qui se trouvent à environ 40-50 m de notre poste. Ils se déplacent en tirailleurs, largement espacés. C'est difficile de dire combien ils sont, j'en vois environ une trentaine. Ils portent des uniformes bleu marine et noirs, casqués, le plus souvent avec des pistolets automatiques et des grenades derrière la ceinture.

Nous les arrosions de toutes nos forces : les mitrailleuses dans les caves, la mitrailleuse de Baran, trois fusils mitrailleurs et les armes d'épaule. Le poste Nr5 combat de façon identique, nous protégeant sur la gauche, idem sur la droite avec le poste Nr2. Ces tirs nourris empêchent les allemands de progresser vers l'avant, les obligeant à chercher abri ailleurs. Les voyant bifurquer vers la droite, j'ordonne un tir de poursuite, je transfère la mitrailleuse de Baran sur une fenêtre près d'une couchette avec vision sur le chenal. Le feu est invraisemblable : notre poste vibre au sens propre du terme comme s'il s'était mis à "marcher", les soldats sont enrégés. Exigeant le cessez le feu, de peur de nous retrouver sans munitions, je dois courir d'un homme à l'autre pour leur arracher l'arme des mains. Lors des accalmies, j'exige une observation accrue du champ visuel. Les soldats m'indiquent les allemands se relevant, moi j'ordonne alors : «toi vise la tête et toi vise le ventre ». L'ennemi essayant de sauter dans tous les sens, est atteint au moment du saut.

Dans l'après-midi, j'entre en contact avec le major SUCHARSKI. Je lui demande que faire des hommes revenus du poste «Prom ». Je reçois l'ordre de les garder tous y compris l'écuyer GRYCZMAN. Seul BARAN rentre aux casernes vers 16h00-16h30.

L'ennemi réitère par deux fois ses attaques, celle de 19h30 dure plus d'une heure.

Après minuit, par un contact avec le chef du poste Nr5, j'apprends que GAWLICKI est parti démonter les voies de chemin de fer pour éviter toute surprise de ce côté.

POSTE PRZYSTAN (le débarcadère). Relation de son chef le sous-lieutenant KREGIELSKI.

Ma tâche consistait à défendre la partie ouest – empêcher les allemands de traverser le chenal, faire feu sur le bassin et croiser le feu avec celui des postes Nr1 et 2 afin de cadenasser WESTERPLATTE du côté sud-ouest.

Notre armement : 1 mitrailleuse lourde, 2 fusils-mitrailleurs, 12 personnes.

Nos liaisons : téléphone de campagne, messenger, contact visuel.

A gauche, se trouvent les postes de gardes Nr1 et 2 – derrière nous, une forte équipe de guet à califourchon sur la voie de chemin de fer, fermant l'accès à partir du bassin.

Le soir du 31 août, les berges sont désertes, la nuit est chaude et claire. Vers 4h30, je décide de faire descendre la garde, rien n'indique que dans quelques instants commencera le combat pour Westerplatte. Dans un calme absolu, nous abandonnons notre position, nous nous dirigeons d'un pas nonchalant vers les casernes. Dès le seuil des bâtiments enjambé, un éclat se fait entendre. Ne devinant point ce que cela peut être, je m'adresse au caporal STRADOMSKI : « Est-ce une détonation ? ».

Au même instant sur Westerplatte s'abat une avalanche de feu. Machinalement j'ordonne : « Au pas de course, retour à nos postes », et de toutes nos forces, nous fonçons vers nos positions abandonnées. Ne m'occupant point de mes arrières, je cours avec, il me semble, le caporal RADOMSKI et tout le peloton sur mes talons. Arrivés sur place, je constate que nous ne sommes que cinq (moi y compris) ; parmi nous le préposé chargé d'alimenter la mitrailleuse lourde avec un trépied.

J'ordonne au caporal de disposer les hommes, moi-même ne sachant pas ce qu'il est advenu des autres, je retourne, parcours quelques dizaines de mètres et retrouve mes soldats abrités derrière les arbres : le feu ennemi les a obligé à se mettre à couvert. Malgré la puissance de celui-ci, je réussis à les entraîner. Le caporal RADOMSKI s'occupe de leur affecter un poste. Le feu ennemi continue. Nous commençons à tirer aussi. Notre canon de 75 entre en jeu et vise les mitrailleuses lourdes ennemies disposées sur les élévateurs (par quel miracle le caporal GRABOWSKI a-t-il réussi à sortir sa pièce et à la mettre en place sous ce déluge de fer restera le secret de toute son équipe). On entend les explosions de nos mortiers. De tous les postes de garde fusent les tirs de mitrailleuses. Nous choisissons les cibles qui nous paraissent les plus adéquates à cet instant : le phare des pilotes, le bureau des pilotes, les magasins et les élévateurs. Les liaisons téléphoniques fonctionnent bien. Le capitaine DABROWSKI m'apprend que les allemands n'ont pas pu nous surprendre : toute la garnison est en action. Il me signale que devant le poste « Prom » l'ennemi a été littéralement fauché. Je partage immédiatement cette nouvelle avec mes soldats. Le moral est bon.

Poste Fort. Relation de son chef le matelot Bernard RYGIELSKI.

Le poste « Fort » se trouvait dans les restes d'un fort datant de la première guerre mondiale., il était situé en plein centre de la façade maritime.

L'attaque initiale nous surprend au poste de garde Nr3. Je happe un fusil mitrailleur et accompagné de deux hommes, nous bondissons vers le poste Fort, installons le FM et faisons face à l'ennemi lors de son deuxième assaut. Dans ma zone, les allemands avancent en ligne devant le brise-lames. Merde ! Le FM défectueux tire au coup par coup. Je prévient les casernes par téléphone afin d'obtenir une arme adéquate. Le poste de garde Nr5 nous fournit trois hommes et une mitrailleuse lourde. J'installe celle-ci sans son trépied car placée trop haut, notre position serait devenue trop vulnérable. Nous sommes parés et répondons aux tirs ennemis.

Peu après le caporal SZAMLEWSKI et deux hommes se replient le long des voies de chemin de fer et atteignent notre position ; leur position, trop près de la barrière de chemin de fer, était très exposée.

L'assaut allemand dure. Ils nous canardent sérieusement, parviennent à approcher deux mitrailleuses à environ 50 m et commencent à nous arroser avec une bonne précision.

J'ordonne à ce moment : « Feu constant vers les broussailles, là ! ».

Comme résultat de notre tir, nous entendons : « Zurück ! » (demi-tour), des escouades entières d'allemands commencent à sauter vers la plage par-dessus la tôle ondulée du brise-lames. Ils sont au moins cent. J'ordonne de tirer de toutes nos armes vers cette tôle. Il est visible que de nombreux adversaires ne parviendront pas à passer à travers notre barrage ; beaucoup sont liquidés. Les jours suivants, des effluves nauséabonds nous parviendront des corps en décomposition.

Lorsque j'aperçois qu'une partie des allemands a réussi à s'extraire du guépier et commencent à s'approcher sous couvert du brise-lames, je demande aux casernes un tir de mortiers vers la cible 12, comme cela était prévu. Les mortiers commencent à couvrir de leurs obus la plage à 30-40 m devant nous, nous complétons cela par des lancers de grenades. Nous entendrons des cris allemands pendant quelques temps, ensuite, le silence s'établit.

Vers 8h00-9h00, j'aperçois à la jumelle, cinq navires de guerre s'approchant : distance, environ 8-10 km. Je les prends pour des contre-torpilleurs (à trois cheminées). J'espère voir l'arrivée de nos contre-torpilleurs « Wicher » et « Burza » ou des navires anglais. Rapidement j'aperçois la bannière avec svastika. Ils s'approchent à plus ou moins 4 km, ils hissent une grande bannière dans les superstructures et ouvrent le feu. Leurs obus tombent non loin de nous, arrachant ou élaguant les arbres ; d'autres tombent trop loin et explosent dans le Nouveau Port sur leurs positions. Cela dure une demi-heure.

Profitant d'une interruption des combats, nous partons à trois, ZATORSKI, POKRZYWKA et moi, vers les positions allemandes, on tire sur nous. Après 20 m nous butons sur un policier ennemi tué. Etendu sur le ventre, il tient encore une grenade à la main. A part cela, il disposait d'un parabellum, de grenades à manche introduites dans ses bottes et sous son corps il y avait un pistolet mitrailleur. Il avait reçu une balle en plein front. Nous prenons ses armes et nous dirigeons vers des mitrailleuses abandonnées. Nous les ramenons avec trois caisses de munitions. Dès notre retour, nous faisons rapport par téléphone au major SUCHARSKI. Il me sermonne et m'interdit toute nouvelle tentative d'expédition vers l'ennemi.

Les contre-torpilleurs partis, des hydravions allemands cherchent à localiser les mines posées par notre poseur de mines « Gryf »¹. Par après, apparaissent plusieurs dragueurs de mines. Ceux-ci tirent en direction de Westerplatte, notamment sur notre position. A ce moment, nous remarquons en provenance de la Vistule Morte une embarcation à moteur qui se dirige vers les dragueurs. Je dis à SZAMLEWSKI : « Edek (Edouard), lâchons une série dans leur direction ». Il me répond : « C'est en ordre ». Je dis : « Edziu (diminutif d'Edouard), 1000 m ». Le tir est trop court : "1200 m".

C'était bon, le canot fit demi-tour.

En réponse à cela, les dragueurs de mines commencent à nous canarder.

1 L'ORP « Gryf » ne mouillait pas de mines dans les environs du port de Gdansk. C'est la division de poseurs de mines qui effectua ce travail plus tard, après la perte du « Gryf ». NDT : après le 3/9/1939.

A midi, les casernes nous informent qu'un communiqué allemand signale la conquête de Westerplatte après deux heures de combat. Nous en rions.

Vers 14h00, après une préparation d'artillerie, nous sommes soumis à une attaque intense. Les allemands foncent tête baissée, visiblement, ils veulent justifier le communiqué. Certains rampent, d'autres bondissent mais ils foncent droit sur nous et il en arrive aussi par la plage et le long du chemin de fer. Nous combattons durement. Nous lançons des grenades, tirons avec nos mitrailleuses et fusils. Après l'assaut, le major sonne et s'informe s'il y a des disparus. Je réponds que les allemands ont reçu une sérieuse correction, nous nettoignons les mitrailleuses. Les hommes ont bon moral : ils rient.

**DANS les CASERNES. Relations :-du major Henryk SUCHARSKI
- et/ou du capitaine Franciszek DABROWSKI**

Puisé dans Wikipedia quelques mots sur ces officiers.

- Henryk SUCHARSKI est né le 12 11 1898 dans la région de basse Pologne (Sud du pays)
Il commença sa carrière militaire dans l'armée austro-hongroise le 13/02/1917 et fit campagne en Italie.
Après son retour en Pologne devenue indépendante, il débute son service militaire en février 1919.
Pendant la guerre « polono-bolchevique », il est nommé sous-lieutenant et combat sur le front « lituano-bielorusse » : il y est décoré de la croix de l'ordre Virtuti Militari de V^{ème} classe.
Passé dans le service actif, fin 1921 il avance au grade de lieutenant, devient capitaine en 1928 et major en 1938.
Est nommé responsable le 3/12/1938 du « Magasin de transit pour matériel militaire » à Westerplatte.
- Franciszek DABROWSKI, est né le 17 04 1904 à Kraków. fils d'un homme de petite noblesse, la szlachta.
Suit les cours à l'école des « sous-écuyers » à Varsovie de 1921 à 1923. Nommé sous-lieutenant dans le régiment des « Tirailleurs des Carpates », devient instructeur.
Ensuite, capitaine, il est affecté à Westerplatte en tant que second du commandant de la place.

N.B. SZLACHTA, pour les scrabbleurs, le mot figure dans l'ODS (officiel du jeu scrabble).

1^{er} septembre (suite). Relation du major et/ou de son second

A 4h45, le cuirassé «Schleswig-Holstein » ouvre le feu. Il se trouve dans la courbe du chenal près du fort «weichselmunde » (distant d'environ 500 m). Les premiers obus de 280 mm décapitent la cime des arbres et explosent en mer. Au même instant, du côté est, c'est à dire là où se trouve la bande de terre reliant Westerplatte à Gdansk, une partie du mur d'enceinte et la barrière fermant l'accès ferroviaire sont dynamités et par les trous dans le mur s'engouffrent les premières vagues d'assaut.

Le lieutenant PAJAK, chef du secteur « Prom » ordonne à ses hommes l'ouverture du feu et me fait aussitôt rapport par téléphone. Au même instant, à partir des silos et de tous les bâtiments situés de l'autre côté du chenal sur la Neufahrwasser, plusieurs dizaines de mitrailleuses couvrent de leur feu l'entièreté de Westerplatte. Dix minutes plus tard, la clarté s'améliorant, j'obtiens du lieutenant PAJAK un deuxième rapport téléphonique m'informant de l'approche d'unités de la SS et de la SA (2 compagnies) : il me demande de couvrir par un tir de barrage aux mortiers la zone située devant son unité

J'ordonne aux mortiers d'ouvrir le feu, le chef de peloton Józef BIENIASZ met en action les quatre pièces selon les plans prévus (il y a longtemps que tout Westerplatte avait été arpenté en long et en large afin de parer à toute éventualité).

SUCHARSKI ordonne de positionner le canon de 75 mm, il s'agit de détruire les nids de mitrailleuses ennemis situés de l'autre côté du chenal dans les silos et autres immeubles en commençant par le «lotsenamnt » à l'est.

Petit avis du caporal GRABOWSKI (avant de revenir au récit du commandant ou de son second).

Lors de mon accueil à Westerplatte, je reçus l'ordre de référer au capitaine DABROWSKI toute action concernant la préparation de notre artillerie. Avant toute chose, nous nous rendons dans la réserve de matériel, et pour parler sincèrement, je ne fus pas enchanté : je doutais de l'efficacité, en cas de conflit, du canon russe de type 02/26 au calibre de 76 mm qui avait été chemisé en 1926 et son calibre réduit à 75 mm ; les marques sur le viseur avaient été transformées pour une lecture en mètres. Nous disposions de 300 obus d'un poids d'environ 7 kg et de 300 percuteurs à retard court. Les projectiles à trajectoire droite sur un terrain couvert d'arbres ne nous faciliteraient pas la tâche, un obusier aurait fait beaucoup mieux l'affaire. Mais il n'y avait pas d'autre solution, il faudra tout faire pour occasionner un maximum de pertes à un assaillant éventuel me disais-je.

Aujourd'hui, le 1^{er} septembre 1939, nous sortons le canon du hangar. Immédiatement le bruit des balles traçantes résonne sur son blindage, ils veulent nous empêcher d'atteindre la position préparée d'avance. Nous tournons vers le bois ; c'est difficile de tirer ce poids de 1150 kg entre les arbres sur un sol meuble. Finalement, les 300 m sont parcourus et comme sur un polygone d'exercice, nous nous installons. Le chargeur passe le goupillon dans le canon, l'armurier essuie l'obus et lubrifie la culasse au moyen de vaseline. J'ordonne de prendre pour cible la mitrailleuse se trouvant dans le phare, la hausse à 400, obus normal, détonateur à très court retard de mise à feu. Tout le monde exécute les ordres comme à l'exercice : « Prêt ? Feu ! ».

Nous observons le résultat : déçus, nous constatons que l'obus est allé dire bonjour au bon Dieu. Après un court moment de consternation, je rappelle à mon équipe que lors du premier tir, la pièce d'artillerie se cale sur ses assises et qu'il ne faut point trop compter sur un premier tir. Quelques secondes plus tard, avec des paramètres de tir identiques, le second obus touche au but : un trou sous la fenêtre du phare, la mitrailleuse s'est tue et parmi la poussière du mur éclaté et la fumée de la détonation s'extraient les servants. Notre matériel répond à nos attentes et nos servants sont bien entraînés. Nous pouvons continuer.

Retour au récit du commandant et/ou du capitaine

Le feu du cuirassé, jusqu'à présent énervant, devient plus efficace. Cela chauffe sur la zone tenue par le lieutenant PAJAK (d'une largeur d'environ 180 m). Celui-ci est gravement blessé, plusieurs hommes du rang sont tués ou blessés. Ordre leur est donné de reculer vers le poste de garde Nr1. Dès cet instant, la ligne de défense repose sur les postes Nr1 et 5. Le commandement de cette zone est dévolu à l'adjudant GRYCZMAN, le second de PAJAK. Un tiers du terrain est perdu.

Le feu du cuirassé détruit aussi notre unique pièce de 75, l'équipe avait tiré une trentaine de coups et détruit environ deux dizaines de mitrailleuses adverses (plusieurs dizaines dixit l'original).

Arrive au poste de commandement le caporal Grabowski ; nu-tête, complètement essoufflé et la détresse visible sur son visage, il dit : « Major, je déclare le canon complètement détruit ! ».

A 7H00, nous captions un communiqué radiophonique annonçant dans plusieurs langues l'attaque SUR LA POLOGNE.

Sur les autres points seuls des tirs sont maintenus par l'ennemi.

Nos pertes : 4 tués (le sergent de réserve NAJSAREK, responsable de la gare ferroviaire, le caporal KOWALCZYK, les soldats USS et JEZEWSKI) ; 4 blessés : le lieutenant PAJAK, les caporaux DOMINIAK et ZIEMBA, le soldat LATA.

Le reste de la journée se passe sans événement significatif. Vers 21h00, l'assaut suivant, plus faible, se brise par nos tirs de mitrailleuses. Le moral de la garnison après ce baptême du feu est excellent.

2 septembre

Poste de garde Nr1. Relation du chef de peloton Piotr BUDER.

L'aube se pointe, saluée par un important tir d'artillerie. Vers 8H00, les soldats signalent l'avancée de troupes allemandes le long des voies de chemin de fer, plus ou moins en direction du poste Nr5. J'ouvre un très puissant tir. Simultanément, l'adjudant GRYCZMAN dirige, dans son poste, le tir de deux mitrailleuses. L'attaque ennemie avorte. Leurs pertes nous sont inconnues.

La suite de la journée est plutôt calme jusque dans l'après-midi.

Aux alentours de 17H00, je fume une cigarette. Soudain je ressens un fort tremblement. C'est le mur d'un poste en direction des casernes qui vient d'être atteint plusieurs fois par une pièce d'artillerie tirant depuis l'autre côté du chenal.

On nous apporte dans l'après-midi de la kacha. Des avions de reconnaissance patrouillent.

Vers 17H35, assis dans le corridor, fumant une cigarette, discutant avec les soldats, j'entends comme un tir d'artillerie, non pas en provenance du côté est mais à l'opposé, du côté des casernes. Posant mon casque sur le crâne et écartant quelques sacs afin de pouvoir observer, j'aperçois des avions et soudain un souffle me déséquilibre, les yeux couverts de poussière, je ne vois absolument rien. Deux soldats me ramassent.

Je recouvre mes esprits, l'intensité du bombardement croit. La porte de notre poste, côté caserne, est arrachée. Une terrible panique s'ensuit. Certains soldats plongent comme des poissons dans l'eau vers la cave, d'autres essayent de sortir du poste. Supposant qu'ils veulent fuir, mon revolver à la main, je les vise criant : «Stop ou je tire ! ». Avec TRELA, nous nous rendons compte de la dangerosité de la situation et après avoir enlevé la porte menant du corridor vers la pièce principale du rez-de-chaussée, nous la fixons à la place de la porte détruite. Deux hommes profitent de notre occupation pour s'éclipser, l'un reviendra après le bombardement.

La garnison reprise en main, je reste au rez-de-chaussée avec les caporaux TRELA et KUBICKI plus deux hommes. Je les dispose près des fenêtres, moi-même restant du côté mer, j'ordonne d'observer le terrain, supposant que le bombardement sera suivi d'une attaque immédiate.

Les avions ennemis continuent de nous survoler, de piquer, de nous mitrailler. Les coups portés à notre toit par ces tirs ressemblent à une pluie de grêles.

Enfin une accalmie se présente et nous ouvrons la porte du côté des casernes. Je sors à l'arrière de mon poste où je rencontre les sergents DEIK et GAWLICKI. A 20 m en direction des casernes, nous remarquons un fossé d'un diamètre d'environ 2 m creusé par une bombe, de l'eau en tapisse le fond. Il y a plusieurs trous identiques. La vue est désolante. Les oiseaux apeurés survolent l'endroit d'un coin à l'autre, une odeur de brûlé nous prend à la gorge, la poussière et la fumée se soulèvent au-dessus du terrain. Une partie des casernes, dont l'aile du le casino des sous-officiers, est détruite.

Le senior tirailleur GRUDZIEN me dit que le poste Nr5 a complètement disparu de la surface de la terre. Je lui interdis d'en parler aux soldats. Il me signale aussi que l'entrepôt électrotechnique a été touché. Dans le champ devant notre poste se consume une bombe incendiaire.

Vers 20H00, les allemands essaient de nous attaquer. Ils se dirigent vers notre poste, j'ouvre le feu en conséquence. Pendant l'attaque, j'envoie GRUDZIEN rétablir la liaison téléphonique avec l'état-major car le câble enterré a été coupé par le bombardement. Je lui

demande aussi de transmettre au commandant une demande de consolidation de notre aile gauche.

Une heure plus tard, il revient accompagné d'un soldat et ensemble, ils déroulent la ligne. Celle-ci rétablie, l'adjudant GRYZZMAN réitère notre demande de consolidation de l'aile.

A son retour, GRUDZIEN nous apprend que les casernes ont pris deux coups, que ZIEMBA a été mortellement atteint par un éclat. Il nous apporte aussi une bouilloire d'eau dont je partage le contenu : un demi-verre par soldat, quel délice !

Peu après 21 heures, j'envoie le senior tirailleur WRZASZCZ avec un soldat faire le guet du côté du chenal. Ils disposent de fusils et de grenades. Vers 22H30, j'entends brusquement des explosions de grenades et des coups frappés à notre porte. Nos deux guetteurs sont de retour et signalent la présence d'allemands près du chenal et la voie de chemin de fer. Un feu nourri part de nos fenêtres droit sur l'ennemi. Le poste nr2 nous épaula. Le calme revient et dure jusqu'au matin.

Poste de garde Nr5. Pas de témoignage écrit.

Poste de garde Nr4. Relation du caporal Wladyslaw GORYL.

Dans la matinée du deuxième jour règne un calme plat. C'est anormal et angoissant. Les allemands préparent-ils une quelconque surprise désagréable ? Vers dix heures, venant de la mer, un hydravion nous survole, nous observe et s'en retourne vers la mer (une erreur s'est glissée dans les souvenirs du narrateur, c'étaient des avions et ils survolèrent Westerplatte en venant du Sud).

Un certain temps s'écoule, plusieurs avions nous survolent et nous mitraillent. Je bondis avec le trépied et j'installe la mitrailleuse; le temps me manque pour enclencher le tir car je suis violemment pris pour cible par les avions qui continuent de mitrailler. D'un bond, je retourne vers le poste, passe la mitrailleuse lourde aux hommes à l'intérieur et prend position face à la mer avec la .30.

Soudain, tout près de notre poste explose une bombe de gros calibre. Le souffle arrache mon arme des mains, déchire les sacs de sable. Quant à moi, comme une bille de billard à bande, je suis projeté jusqu'au poêle, puis je reviens vers la fenêtre et à nouveau vers le poêle. Je suis étourdi. Un bouleau au diamètre imposant trônait juste devant notre entrée, la bombe l'avait arraché du sol ; la porte menant vers le bas est détruite et les murs du poste en prirent un coup. Au dehors, des rails de chemin de fer volèrent en l'air. Le bombardement terminé, étonnés, nous regardons l'excavation d'un diamètre de 12 m. Il n'y en a pas beaucoup comme celle-ci dans toute la presqu'île de Westerplatte.

Dès que le bombardement cessa, l'entièreté du groupe défendant la zone de notre station (centrale) électrique se replia et se réfugia dans notre poste.

Poste Fort. Relation du matelot RYGIELSKI.

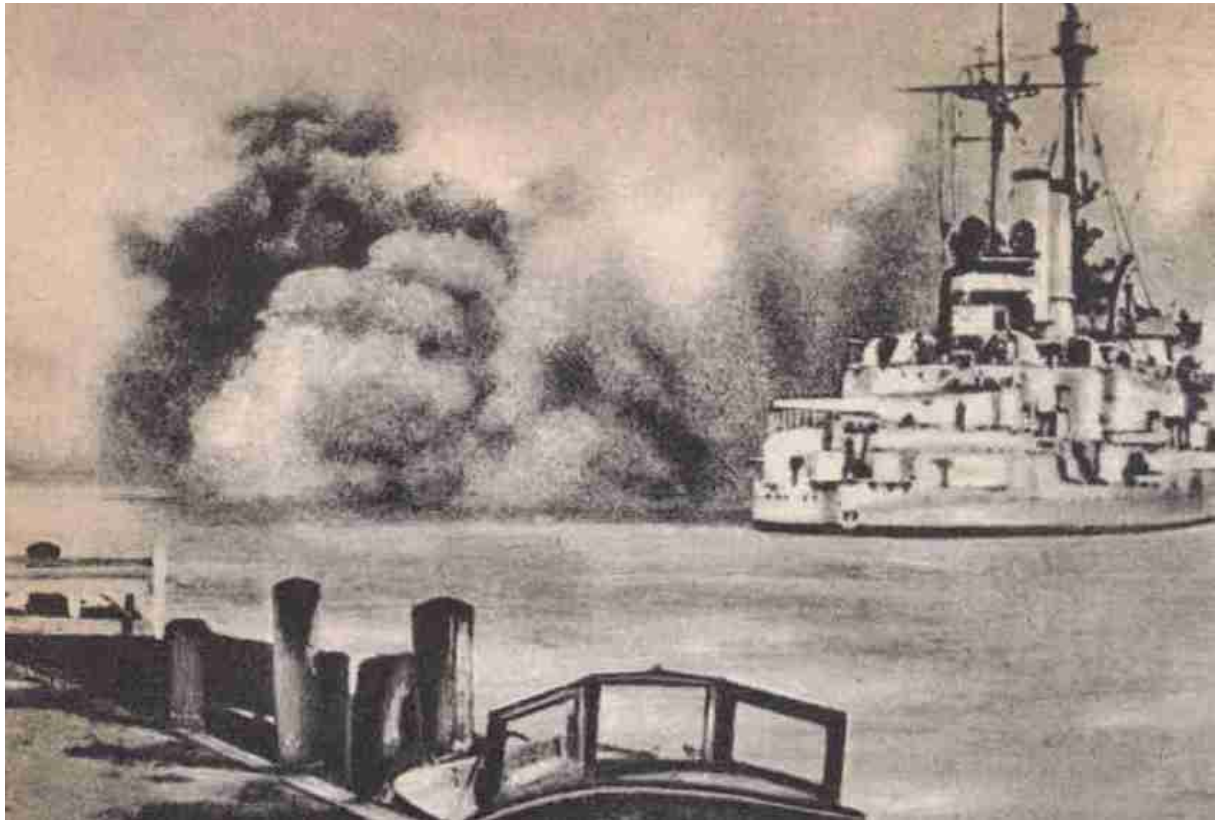
Dans la nuit du 1 au 2 septembre, ma position est souvent balayée par des réflecteurs depuis la mer. Il n'est pas question de dormir et de se laisser surprendre. Pour approvisionnement, nous recevons une bouilloire d'eau et quelques biscuits secs. SADOWSKI, armurier, échange mon fusil-mitrailleur.

Mon poste est organisé de la façon suivante : à l'intérieur de la position bétonnée (reste de la première guerre mondiale) sont disposés le fusil mitrailleur servi par un seul homme, une mitrailleuse lourde avec deux servants et moi-même comme chef. Dans un sillon préparé par

nos soins près du brise-lames se trouve un observateur, sa mission est de surveiller la plage pendant la journée et de rester aux aguets pendant la nuit. Deux soldats se trouvent sur les escaliers menant à l'ancienne position d'artillerie. Ils nous protègent du côté des voies de chemin de fer. Ils sont armés de carabines et de grenades.

La nuit s'écoule avec des duels individuels menés contre les patrouilles adverses. Je dois ajouter que la nuit, par mer calme, il est relativement facile de détecter l'ennemi : il suffit de coller l'oreille au sol pour deviner un mouvement sur le terrain.

Presque à l'aube, les allemands s'avancent jusqu'aux magasins à munitions vides, les minent et les font exploser. En mer, apparaissent coup sur coup, des canonnières et des dragueurs de mines qui tirent sur Westerplatte. L'artillerie de terre entre aussi en action. Tout cela est suivi d'assauts terrestres. Les formations ennemies nous attaquent par roulement. D'abord des fusiliers marins, ensuite des SS en uniforme noir et tête de mort sur les képis.



Vers midi apparaît un avion qui survole Westerplatte d'un virage en piqué. Il est fort probable qu'il nous observe ou nous prend en photo.

Aux environs de 16h00, je pars avec un soldat vers le poste du chef de peloton PETZELT (poste de garde Nr5) afin de manger quelque chose. Celui-ci m'offre un cognac et me retient. Nous discutons des possibilités d'obtenir de l'aide. Il me dit que nous disparaîtrons probablement tous. Je lui réponds en blaguant : «Tolek, n'exagère pas, nous obtiendrons sûrement de l'aide ». Il me tend une bouteille de cognac et quelques paquets de cigarettes pour mes hommes.

Après notre retour, SZAMLEWSKI et ZATORSKI partent aussi vers le poste de garde Nr5. Pendant leur séjour là-bas commence le bombardement aérien. Dans notre zone, nous nous réfugions dans le (vieux) bunker d'artillerie. Les bombes tombent très près, les éclats cognent contre l'abri. Le bombardement cesse mais les avions repassent nous mitrailler. Dès la fin de l'attaque, j'ordonne de replacer la mitrailleuse lourde à poste. Les lignes téléphoniques coupées, je veux quand même avoir une liaison avec le Nr5 car je pense que mon groupe et moi-même sommes les seuls survivants. Je me rends donc avec un soldat en direction du poste, celui-ci est détruit, je continue vers les casernes et préviens l'état-major. On me répond que mon groupe peut rentrer se reposer, il sera remplacé par celui commandé par le chef de

peloton BARAN. Pendant mon séjour dans les casernes une attaque survient, je m'installe alors dans la cave avec mon fusil mitrailleur.

Casernes. Relation du major SUCHARSKI.

Journée relativement calme jusque dans l'après-midi. A 17h00, nous sommes fortement bombardés par les stukas pendant environ trois quarts d'heure, avec une très courte interruption. Les cibles sont les casernements et postes de garde proches de ceux-ci ; 47 avions participent à ces attaques en deux vagues de 25 et 22 machines lâchant des bombes explosives et incendiaires.

Il est difficile de contester que pour la garnison ces moments sont particulièrement critiques. Le crépuscule interrompt l'attaque. Celle-ci incendie quelques meules de foin et une partie du sol recouvert de feuilles séchées. Les pertes en hommes et matériel sont sérieuses. Le poste de garde Nr5 atteint par deux bombes est détruit. De ses ruines émergent seulement trois survivants, les sept autres occupants furent tués. La partie principale des casernements est également détruite, la cuisine, la station radio, les dispositifs de signalisation et téléphonie ainsi que la station de pompage des eaux. A partir de cet instant, notre approvisionnement en eau dépend du puits artésien situé dans la cave même de la caserne, sa capacité d'alimentation est faible. Pour nourriture, nous disposons maintenant des conserves et biscuits dont une partie a été détruite. En armement, nous avons perdu complètement celui du poste Nr5 (mitrailleuses et fusils) ainsi que les mortiers du type Brandt. Notre défense repose désormais uniquement sur les mitrailleuses et carabines.

Le major a oublié dans son récit les 2 canons antitanks restés opérationnels.

Le bombardement terminé, notre situation paraissant critique, nous détruisons les chiffres, les documents secrets et les plans des fortifications et de défense. Je reconnais qu'en cas d'assaut ennemi dans l'heure qui suit c'eut été un succès pour les allemands. Mais l'assaut ne commence qu'à 22h00 et c'est avec facilité qu'il est repoussé par notre défense réorganisée 1h30 après le bombardement.

Dans la nuit, au cours de la mise en place de la garde, nous perdons le caporal KRZAK. Le réseau téléphonique est reconstitué par un dispositif de campagne. La grande perte, c'est la destruction de la station radio, irréparable. Ce manque complet de liaison avec l'état major général et le pays augmente notre sentiment d'isolement. Grâce aux accumulateurs de réserve, nous parviendrons de temps en temps à capter Radio Varsovie sur un poste récepteur ordinaire, dorénavant notre seule source d'informations sur la situation dans le pays.

Casernes. Relation du capitaine DABROWSKI.

Il est presque 1h00. Les communiqués radios annoncent des combats aux frontières. Tard dans la nuit, nous parvient une dépêche codée depuis Gdynia, elle confirme les pertes et les prisonniers allemands. En réponse, nous émettons un rapport sur notre situation. Les 12 heures de délais «à tenir» sont depuis longtemps passées...

Le matin du 2 septembre voit un accroissement des moyens de feu allemands.

Aux premières lueurs commence une intense activité de patrouilles ennemies. A 5h00, l'artillerie adverse tire sur les postes de garde Nr1 et 2 ainsi que sur les casernes. Les tirs très denses, ne durent pas.

L'assaut suivant s'ébranle, il dure presque trois heures. Sous le feu intense des postes Nr1, 2, 5 et «Fort» près du bord de mer, les allemands reculent.

On entend la canonnade du côté de Gdynia. L'espoir d'une aide proche grandit. Néanmoins, il n'y a pas de temps pour y penser.

Sur la presqu'île, la canonnade cesse et depuis les airs nous parvient le vrombissement des avions allemands. Ils passent tout contre la cime des arbres et balayent notre terrain de leurs mitrailleuses.

A 11h00, le deuxième assaut hitlérien commence et est stoppé quasi immédiatement.

Soudain, survient un calme absolu. Enfin, nous avons un moment de détente apprécié avec délice par nos soldats.

Le major SUCHARSKI s'assied près de la radio et entend la fin du communiqué suivant : « Westerplatte se défend toujours » et «le Commandant en chef congratule la garnison». Le plaisir d'entendre cela est, pour nous, mitigé...

Le calme, prélude à la tempête, s'éternise jusqu'à 17h30. Arrive alors ce qui devait arriver, du ciel nous parvient un bruit d'enfer : les stukas surviennent en deux vagues qui larguent sur nos positions des bombes de 250 kg et des bombes incendiaires, celles-ci tombent entre autre sur la clairière devant les casernes.

Le poste de garde Nr5, commandé par le chef de peloton PETZELT n'existe plus. A sa place un trou profond qui s'emplit d'eau. Quelques bombes touchent les emplacements des mortiers qui sont sérieusement endommagés. La caserne est touchée, toutes les communications téléphoniques sont interrompues.

Dans l'attente de l'assaut final, nous brûlons les actes et documents secrets. Mais l'assaut attendu n'a pas lieu. Cette tactique nous surprend. Elle est incompréhensible d'un point de vue militaire. Le blitz n'ayant pas réussi le premier jour, les allemands envisageraient-ils une autre tactique ? Il faut souligner qu'en cas d'attaque, ils auraient trouvé nos lignes sérieusement désorganisées.

Quatre heures après le bombardement, l'assaut allemand s'ébranle et il est de nouveau accueilli par le tir des postes de garde et postes avancés. A l'aile gauche, le poste Nr5, détruit, reste muet mais il est remplacé par les postes «Fort » et «Tor kolejowy – voie de chemin de fer ». L'assaut échoue et le silence revient. Rampant sur le sol, exploitant les trous creusés par les bombes, des soldats s'ébranlent et rétablissent les lignes téléphoniques de campagne. La liaison avec les différents postes et abris est de nouveau possible.

Les communiqués radio annoncent la prise par l'ennemi des villes de Osow, Mlawa et Czestochowa, ils parlent de combats au sud-ouest de Katowice ainsi que dans la région des Carpates du côté de la Slovaquie. La radio allemande, par contre, parle de l'isolement des territoires polonais en bord de mer. Il s'agit ici de l'attaque sur la ligne Chojnice – Tczew. Ce jour, nos pertes s'élèvent à huit morts et quelques blessés.

3 septembre.

Poste de garde Nr1. Relation du chef de peloton Piotr BUDER.

Journée calme interrompue par un fort tir d'artillerie vers 15H00. Dans la nuit du 3 au 4, les allemands procèdent à des tirs d'escarmouche en notre direction. Je vois la trajectoire des balles traçantes et les éclats d'obus explosant. Nous sommes tout ouïe car seul le bruit provoqué par l'attirail des allemands ou le craquement d'une branche trahit leur présence. A ce moment, nous ouvrons le feu.

Poste de garde Nr2. Relation du caporal Bronislaw GRUDZINSKI, Chef du poste.

Au-dessus du chenal, l'aube pointe. A travers un brouillard épais, le soleil perce petit à petit, annonçant une magnifique journée. Nous scrutons avec attention notre champ de vision. Les probabilités de nous surprendre sont nulles. La moitié de la garnison s'étend à même le sol, essayant de récupérer un peu. L'autre moitié reste aux aguets.

L'artillerie allemande et leurs mortiers commencent à nous bombarder. Tous, aussitôt, se remettent sur pieds. L'ennemi vise les casernes et la zone de l'embarcadère. Je m'installe près d'une fenêtre d'où je peux viser la barrière principale et je m'attends à une attaque sur le poste de garde Nr1. Les obus explosent très près de notre poste. Les allemands, profitant de la préparation d'artillerie s'ébranlent effectivement à l'assaut du poste Nr1.

J'ordonne d'ouvrir le feu. J'observe et les allemands avancent. Le résultat de nos tirs n'est pas visible. Je dégringole dans la cave. Le caporal ZAMERYKA, blessé la veille à la tête, fait feu de tout bois en se protégeant les yeux empoussiérés avec une main. Je prends la mitrailleuse et j'ouvre le feu. Les allemands se laissent glisser le long de la dune où était installé précédemment le poste «Prom ». Le reste recule. Soudain, un projectile éclate juste devant notre poste. Le souffle m'extirpe de ma position et me projette contre le mur.

ZDUMYTROWICZ qui était mon "approvisionnement" reste assis comme si rien ne s'était produit, mais de sa mâchoire inférieure s'écoule abondamment un filet de sang, un éclat l'avait atteint. Le caporal Zameryka s'essuya les yeux couverts de poussière et repris, lui aussi, sa position.

Les collègues bandent la blessure saignante de ZDUMY.... L'artillerie ennemie s'est tue.

Le soleil s'élève de plus en plus haut dans le ciel, il commence à faire chaud. Je regarde mes camarades, le cœur se resserre : leurs lèvres sont sèches, ils sont couverts de poussière, le roussi (résidu de la poudre brûlée) râpe la gorge. Malgré cela, personne ne se plaint, personne ne rouspète. La pompe se trouve à quelques dizaines de mètres de notre position, mais y prendre de l'eau est impossible. Nous extrayons donc de nos caisses biscuits et conserves pour nous sustenter. Je me fais du souci sur la quantité consommée, il y a lieu de conserver les réserves en suffisance. Mes soucis furent injustifiés : les hommes assoiffés et fatigués n'avaient pas grand appétit. La plus grande partie de nos réserves fut plus tard délaissée sur place.

Le capitaine DABROWSKI sonne : «Je vous envoie un peu de café ». Cette nouvelle provoque une certaine effervescence dans notre groupe, ah, du café ! Mais quel est le téméraire qui nous apporte ce nectar ? Je me poste près de l'entrée, la carabine dans une main, la bouilloire dans l'autre ; arrive le tirailleur MICHALSKI, petit, de corpulence maigre, calme, affable, timide – c'est comme cela que je le connaissais avant la bataille. Je l'attire à l'intérieur de notre poste l'aidant à sauter par-dessus le trou qui maintenant remplace les escaliers. Ce café nous fait grand bien. Je demande à MICHALSKI s'il est pressé. «Oui, me répond-t-il, j'ai ordre de rentrer immédiatement, j'ai encore quelques positions à servir ». Je lui rends sa bouilloire, il descend dans le trou, corrige la position de sa carabine et saute dehors. Il traverse l'espace découvert, aucun coup de feu n'est tiré. Les allemands ne s'attendaient pas à pareille bravoure.

Je propose au tirailleur CZAJKA de se reposer. Il s'étend près du mur. Quant à moi, je m'installe à sa place près de la fenêtre, observant le champ.

Le silence règne. Tout près de nous, un vautour atterrit sur un monticule nous protégeant – combien de fois, en temps de paix, ne l'ai-je pas attendu ? Et jamais, je n'ai pu m'en approcher pour l'abattre ; aux aguets, il s'arrachait toujours avant que je puisse le tirer. Après quelques instants, il déploie ses ailes et s'envole en direction du bois détruit par l'avalanche d'obus, là, se trouvent des cadavres allemands. Après une demi-heure, brusquement il s'arrache du sol et disparaît en direction de la mer. Je décide de vérifier ce qui l'a effrayé. Entre les branches, des allemands avancent à la dérobée. Ils le font le long du chenal jusqu'à

hauteur de l'abri, après ils continuent de branche en branche, celles-ci rendent l'avance plus difficile.

Un des allemands se relève et regarde en direction du poste de garde Nr1, un second s'agenouille près du premier. Le caporal me tend le fusil-mitrailleur – j'ordonne d'ouvrir le feu :

- Premier fusil mitrailleur ZAMERYKA et ZDUMYTROWICZ : tir continu.
- Deuxième fusil mitrailleur caporal SKOWRON, tir depuis les barbelés jusqu'au chenal.

Je vise l'allemand debout – courte série – il s'étend.

Le second, à genou près du précédent, ne réussit même pas à faire un demi-tour pour fuir, il lâche son arme et tombe. Maintenant, les branches s'agitent. L'ennemi ne s'attendait pas à un tir sur son flanc. Ils se trouvent maintenant à hauteur de notre poste, les arbres abattus et leurs branchages augmentent la difficulté de leur fuite. Je modifie mes instructions de tir, la seconde mitrailleuse lourde tire par petits coups, formant barrage devant l'ennemi en fuite. La première mitrailleuse balaie par contre le terrain où sont restés coincés les allemands. Peu après, notre tir cesse et je fais rapport par téléphone au major SUCHARSKI. Je ne comprends pas comment les allemands ont pu préparer un assaut sans assurer leurs flancs. Ce fut certainement l'action ennemie la plus mal préparée de la journée. Cette façon de procéder étant digne d'une troupe enivrée : peut-être était-ce le cas.

Concerne : **Poste Fort. Relation du matelot Ryszard RYGIELSKI**

Le matin du 3 septembre, je passe toute la journée en «stand by » dans les casernes. Dans l'après-midi, lorsque la pénombre s'approche, le capitaine DABROWSKI m'appelle, le major SUCHARSKI paraît abattu. Le capitaine me dit que le chef de peloton BARAN a été rappelé de son poste. Il me demande si je peux prendre le commandement dans les ruines du poste Nr5, parce que là, sur «Fort » où je me trouvais précédemment, il est certain que les allemands s'y trouvent déjà. Il m'informe qu'il a proposé cela à d'autres sous-officiers mais personne n'est chaud pour cette mission.

Je lui réponds : «Monsieur le capitaine, si j'occupe ce poste dans les ruines, les allemands depuis le poste Fort contrôleront toute la zone du bord de mer. Je veux mon équipe car il faut réoccuper «Fort ».

Il me répond : «Benek, cherche ta chance, mais cette mission est difficile et dangereuse ». «Capitaine, j'irai dans la cave et je dirai aux gens que nous allons vers cette position ; si des allemands s'y trouvent, nous les liquiderons à la grenade » lui répondis-je.

Je suis allé rejoindre mes hommes et dis : «Ecoutez, les enfants, nous devons occuper "Fort" ». Nous y allons avec entrain. Je décide de prendre deux soldats pour guetter et ramper vers la position avec des grenades et nos fusils mitrailleurs, derrière nous les mitrailleuses lourdes, à la fin, les téléphonistes.

Faisant mes adieux au capitaine Dabrowski, je lui demande de se souvenir de mon fils au cas où je disparaîtrais. Il répond «c'est en ordre, Benek ».

Nous commençons notre progression à partir du poste de garde Nr4, longeant la voie de chemin de fer, nous rampons et de temps en temps plaquons nos oreilles au sol pour écouter. Nous réoccupons notre position précédente toujours libre d'adversaires. Ceux-ci sont retranchés à une cinquantaine de mètres. Il y en a aussi non loin du brise-lames, à proximité d'une meule de foin distante de 80 m. Je rends immédiatement compte au capitaine DABROWSKI très satisfait d'apprendre que «Fort » se trouve de nouveau en nos mains.

Une heure plus tard une attaque a lieu contre «Fort », le poste de garde Nr1 et la position «voie de chemin de fer ». L'assaut est repoussé. Cette nuit reste relativement calme, malgré le harcèlement par des tirs d'artillerie à partir de la mer et les réflecteurs qui balayaient nos positions. Après chaque assaut, nous nettoyons la position de tout ce qui pourrait aider

l'ennemi à nous découvrir : par exemple, nous ramassons les douilles. Cette nuit, je demande de nous réapprovisionner en grenades et munitions. J'exige des grenades défensives car je recevais des grenades offensives qui ne servent qu'à effrayer, pas à combattre.

Les casernes. - Relation du major SUCHARSKI.

Pendant la nuit et à l'aube, l'ennemi envoya deux patrouilles. Au lieu de SS et SA, l'action fut menée par le bataillon de sous-officiers de la Kriegsmarine basé sur le «Schleswig-Holstein». Ces patrouilles furent repoussées. La journée fut assez calme.

- Relation du capitaine DABROWSKI

L'aube nous accueille par une nouvelle avalanche de fer et de feu. Les tirs d'artillerie, sporadiques, nous énervent. Ils sont le plus souvent dirigés contre les casernes.

Ils cessent à 7h00. L'assaut qui s'ensuit s'effectue prudemment et a un caractère de reconnaissance de nos positions. Les allemands tâtent nos possibilités de riposte. Ensuite survient un calme relatif.

La radio parle de combat aérien au-dessus de Torun, de succès dans les bombardements sur Berlin (! ! ! désinformation afin de maintenir le moral ?) et d'un raid de cavalerie sur la Prusse Orientale. Le communiqué se termine par la phrase inchangée «Westerplatte se défend toujours». Ces nouvelles, transmises aux différents postes, sont accueillies avec enthousiasme.

Midi approche. Nous entendons les cloches des églises à Gdansk et au Nouveau Port sonner. Des cris de joie parviennent clairement jusqu'à nous : ce sont les dantzigois qui accueillent l'arrivée des détachements de la Wehrmacht venant du Reich.

L'écuyer PELKA, chef de compagnie, rapporte qu'on entend de nouveau les échos de combat à Orlów. Ce rapport est confirmé par le chef du poste «Przystan», le sous-lieutenant KREGIELSKI. Nous ne relierions plus ces échos à notre espoir de voir arriver les secours.

Au cours de la nuit, les allemands organisent des raids contre les postes Nr1 et 2 et contre les postes «Fort et Tor kolejowy». Espérant une liquidation de ceux-ci par surprise, ils sont repoussés après de durs accrochages.

Le poste «Przystan» (débarcadère), en alerte, repousse une tentative de débarquement. Les embarcations s'extrayant de la nuit proviennent de la zone de libre échange douanier située de l'autre côté du chenal. Le caporal STRADOMSKI, se servant d'une mitrailleuse lourde, les accueille par un tir précis. Les chaloupes reculent et se mettent à l'abri.

Un communiqué du haut commandement allemand, lu à la radio, signale la prise de Bydgoszcz et l'isolement de la Poméranie polonaise.

Nos pertes ce jour ne sont pas grandes : à peine quelques blessés.

4 septembre.

Poste Nr2. Relation du caporal GRUDZINSKI.

Depuis le matin, les allemands déferlent à l'assaut, nous sommes intensément bombardés par leurs mortiers et l'artillerie, ils utilisent pour la première fois des shrapnells. Notre poste n'arrête pas de trembler, nous sommes encadrés par les tirs. Certains shrapnells éclatent au-dessus du poste, la plupart heureusement le font plus loin. Les casernes sont atteintes. Le feu le plus nourri se concentre sur le poste «Przystan», cependant de nombreux obus n'atteignent pas leurs objectifs et explosent dans le chenal.

Enfin le feu cesse. Quelques allemands tentent d'atteindre la dune, celle où se trouvait le poste «Prom», ils le font avec beaucoup plus de précaution que la veille. J'observe leurs mouvements à la lunette : leurs casques couverts d'herbes jaunies, ils se confondent avec la nature environnante ; seuls les uniformes bleu marine trahissent leur présence. Nous tirons quelques courtes rafales et ils disparaissent.

A 16h00, le major nous sonne, il nous prévient que par la voie de chemin de fer approche soit un train blindé soit des chars (nous ne le savons pas encore avec précision). Je devais répercuter l'information au chef de peloton LOPATNIUK, responsable des pièces antichars. Une équipe de garde était à son poste. Je crie à LOPATNIUK qui se trouvait à l'entrée de son abri : « Attention, reste aux aguets ! ». Alarmée, son équipe sort avec des grenades en main et, sous tension, ils attendent. Aux alentours règne le silence, le canon antichar reste muet. Je sonne la caserne : le caporal TRELJA est au bout du fil, il m'informe que le major est occupé à brûler papiers et documents ; je téléphone alors au poste Nr4 et je converse avec le caporal GORYL :

- Wladek, quoi de neuf avec les tanks ?
- Quels tanks ? me répond-il et il se met à chanter.
- Wladek, ne blague pas, dis moi ce qui se passe sur la voie ferrée.
- Quoi ! me répond-il enfin, la draine est en feu avec son chargement de combustible et il continue à chanter.

Quelques instants plus tard, le major sonne et m'informe qu'une draine tractait un chargement d'essence, celle-ci a déraillé à l'endroit où le sergent GAWLICKI aidé d'un soldat avaient déboulonné les voies. (Ces faits se sont passés deux jours plus tard, la mémoire du narrateur a failli, voir les relations du 6/9).

Le soir de nouveaux tirs se font entendre du côté de la position « Tor kolejowy »(voie de chemin de fer).

Les casernes. – Relation du major SUCHARSKI.

Il est caractéristique de constater que, en plus des tirs du cuirassé et de la batterie située à Heubude, Westerplatte était soumise aux tirs de deux contre-torpilleurs depuis Brösen (Brzezno), aux tirs d'obusiers de 210mm et par une batterie depuis Glettkau (aujourd'hui Jelitkowo) soit de tous côtés.

-Relation du capitaine DABROWSKI.

Après une nuit passée dans le calme, nous nous retrouvons de nouveau sous les tirs du «Schleswig», de batteries au sol à Brzezno et à l'embouchure de la Vistule. Nous nous sommes habitués à ce genre de matinée. Au feu de l'artillerie se sont joints les tirs de lance-grenades de gros calibre. Encore un assaut hitlérien repoussé et de nouveau les tirs d'artillerie meurtriers qui s'abattent sur les casernes et les postes Nr1 et 2. Le poste Nr1 est en partie abîmé. Quelques tirs au but ont détruit les casernes du côté sud. Celles-ci deviennent en grande partie inutilisables en tant que point de défense. Les blessés qui se trouvent à l'infirmerie située dans la cave ne sont plus efficacement protégés. Plusieurs sont de nouveau atteints et blessés.

A 17h00 commence un nouvel assaut hitlérien avec, pour la première fois la participation de la Wehrmacht. C'est une unité d'élite, le Sturmpionierbataillon de Dessau. L'assaut se brise.

Dans la nuit qui suit, de nombreuses attaques se répètent contre les postes Nr1 et 2 ainsi que «Fort et Tor kolejowy». Le but de ces attaques est de contourner nos positions défensives par l'arrière et d'enlever le poste Nr4 et la caserne.

La poussée principale a lieu le long du bord de mer où les conditions d'approche sont favorables aux assaillants.

Le feu des différents postes de garde et points de défense qui collaborent efficacement permet de rendre les efforts allemands à néant.

La radio, soigneusement protégée, continue à nous servir. Un communiqué allemand annonce leurs succès dans la région de Rózan, il parle de l'avance des deux côtés de la Vistule, de l'attaque contre Gniezno, Lodz et d'attaques concentriques dans la région de Kraków.

Nos différents groupes combattant dans les casernes, postes de garde et points de défense luttent maintenant sans un instant de répit, sans nourriture chaude, sans sommeil. Tous ressentent une grande lassitude physique et nerveuse.

5 septembre. Poste Nr6. Relation du chef de peloton Edward LUCZYNSKI.

Ce poste est situé dans ou près des casernes : c'est d'ici qu'est dirigée la défense de la presque-île.

Les heures matinales connaissent un accroissement des patrouilles ennemies et des combats avec celles-ci. Les allemands tentent à tout prix de pénétrer notre terrain ; dès qu'une opposition de notre part se manifeste par nos tirs de mitrailleuses, ils se retirent, peu après ils concentrent leurs tirs d'artillerie sur le point détecté.

Les plus exposés aux tirs du cuirassé et de l'artillerie à terre sont les casernes. De jour en jour la solidité de leurs murs et voûtes faiblit ; ces bâtisses deviennent avec le temps des points de défense de moins en moins efficaces. La garnison y présente est physiquement exténuée par le manque de sommeil.

Le plus dur c'est le manque d'eau et de nourriture chaude. Les biscuits et conserves vous donnent une envie folle de boire. Si par hasard, LEMKE, le préposé au bar du casino me fournit une ou deux bouteilles de vin, nous les partageons et étanchons un tant soit peu notre soif.

Dans les CASERNES. - Relation du major SUCHARSKI ;

Au cours de cette journée, tout Westerplatte est l'objet d'intenses tirs d'artillerie, en particulier sa zone centrale avec les casernements qui sont visés plusieurs fois par de brusques canonnades. C'est depuis hier que ces tirs d'artillerie se densifient et intensifient.

Pour la première fois depuis le début des combats, les tirs d'obusiers lourds percent les plafonds inférieurs et atteignent rez-de-chaussée et caves. C'est notamment le cas du poste de garde Nr6, le point principal de défense des casernes. Il y a des pertes. Dans le poste Nr6, le caporal LAKOMIEC est grièvement blessé. Dans le réfectoire, situé dans les caves, et servant d'infirmerie, d'hôpital et de salle d'opération, deux soldats gravement blessés succombent après avoir été touchés par des éclats d'obus. Les plafonds en béton armé sont percés en plusieurs endroits. Sur le terrain, en lieu et place des cadets de la Kriegsmarine, nous faisons face maintenant à des soldats de la Wehrmacht. Au cours de la nuit nous repoussons deux fortes sorties ennemies.

Aux postes de combat, toujours les mêmes hommes, des réservistes dans le strict sens du terme, il n'en est pas question. En effet, chaque point à Westerplatte se trouve en première ligne, la longueur de notre terrain sur la presque-île n'atteint pas le kilomètre, la largeur 400m avec le front tout autour. La fatigue physique, provoquée par la constante présence aux postes de combat et une alimentation irrégulière (reçue uniquement la nuit depuis le 2 sept.) est de plus en plus grande. Il m'est difficile d'informer les soldats de la situation dans le pays. Je me limite à ne donner que les informations moralement intéressantes obtenues via la Radio Polonaise.

La troupe ne perd pas le moral espérant le meilleur. Souvent, on me demande quand surviendra l'aide promise (de Poméranie). Dans ce cas précis, les soldats font allusion à une allocution du colonel HOSZOWSKI, en inspection chez nous, qui promettait solennellement et garantissait qu'en cas de ... tout un corps polonais marcherait sur Gdansk.

Au cours des combats, cela nous mettait, moi et mes officiers, dans une situation très embarrassante vis-à-vis des hommes du rang.

-Relation du capitaine DABROWSKI.

Depuis l'aube nous sommes soumis à un ouragan de feu. Aux coups de boulot tirés par les obusiers lourds et l'artillerie de campagne se joignent les tirs de deux contre-torpilleurs manœuvrant dans la baie de Gdansk.



Alors que les allemands lancent dans la bataille de plus en plus de moyens, notre espoir de voir arriver une aide polonaise devient risible.

Le poste «Fort» en bord de mer repousse un raid enragé effectué par un puissant groupe d'assailants.

Les liaisons téléphoniques souterraines interrompues en de nombreux endroits nous obligent chaque nuit à les réparer. De jour, nous serions des cibles faciles à atteindre.

La garnison est de plus en plus harassée. L'état des blessés s'aggrave.

Nos pertes : 1 tué, de nombreux blessés.

Les communiqués allemands annoncent de nouveaux succès près de Mława, Varsovie, Bydgoszcz, Torun. Ils parlent de l'encerclement de troupes polonaises dans les forêts de «Bory Tucholskie », d'opérations concentriques sur Poznan. Les villes de Lodz, Kielce, la région de "Góry Swietokrzyskie" sont atteintes, l'encerclement de Kraków s'accroît. Une réunion des officiers et sous-officiers est ordonnée ce jour par le major SUCHARSKI. La proposition du commandant de rendre Westerplatte est rejetée, seule l'envie de continuer le combat emporte l'adhésion de la majorité.

6 septembre.

Les casernes. -Relation du major SUCHARSKI.

Durant toute la journée, nous subissons soit des tirs de harcèlement soit des salves très importantes. Toute l'artillerie allemande est de la partie : celle du cuirassé, l'artillerie classique (canons et obusiers) ainsi que les pièces à la disposition des fantassins (mortiers, etc. ...). Dans la soirée, les allemands tentent la mise à feu du bois situé dans le no man's land, leur but : étouffer les garnisons des postes de garde Nr1 et 5. Sur la voie de chemin de fer une draine blindée s'approchait à partir de la station Westerplatte, une citerne y était accrochée. Elle subit le feu de nos mitrailleuses (balles perçantes), peu après nos canons antichars entrent en action, la citerne atteinte loin de nos positions, son contenu s'enflamme. Une grande clarté illumine alors les positions ennemies. Au cours de la nuit, trois sorties allemandes sont repoussées.

-Relation du capitaine DABROWSKI.

Comme d'habitude, la journée commence par l'ouragan de feu. Le cuirassé et les batteries situées à Brzezno et à l'embouchure de la Vistule sont de la partie. Vers midi, s'ébranle un nouvel assaut voué à l'échec par nos tirs de mitrailleuses. Le soir, les allemands tentent d'incendier Westerplatte. Une draine tracte un wagon-citerne dans le but de brûler le bois et avec celui-ci les postes Nr1 et 4. Les tirs de notre poste Nr1 liquident les machinistes présents sur la draine et incendient la citerne. Les positions allemandes excellemment éclairées deviennent des cibles de choix pour notre garnison... Tard dans la soirée, le major nous convoque pour une nouvelle réunion mais en comité restreint. Il nous expose, comme le 5.IX., notre situation. Pour conclure cette seconde réunion, le major décide qu'en cas de détérioration continue de l'état des blessés, qu'en cas de destruction encore plus importante, rendant la lutte impossible, il cessera le combat. Au cours de la nuit le feu de l'artillerie de campagne (fantassins) est dirigé vers le poste «Przystan ». Des raids sont lancés contre les postes Nr1 et «Fort ». L'état des blessés est très grave, des cas de gangrène sont signalés parmi les blessés des premiers jours de combat. Les communiqués allemands annoncent la débandade totale des troupes polonaises et la prise des villes de Kielce, Kraków, et Gorlice.

7 septembre.

Les casernes. Relation du major SUCHARSKI.

Ce jour, de 4h30 à 7h00, Westerplatte subit un ouragan de feu jamais connu jusqu'à présent, canons et obusiers sont de la partie. A partir de 7h00, le feu s'avance comme un rouleau compresseur à partir du no man's land côté est vers l'ouest, derrière s'ébranle l'assaut allemand ; leurs soldats sont équipés de petites pièces d'artillerie et de lance-flammes. Les

premiers groupes d'assaillants s'approchent à un jet de grenade de notre ligne de défense. Il faut absolument repousser l'assaut. Pour un combat au corps à corps, nous ne disposons ni de moyens ni de force. Après une heure d'efforts, l'assaut est repoussé. Toutefois, des lacunes visibles apparaissent dans notre ligne.

Le poste de garde Nr2 est détruit, la garnison recouverte par les débris, certains blessés s'extraient des ruines après la bataille. Ils ne peuvent reculer vers les casernes, les mitrailleuses allemandes couvrant la zone de leurs tirs, ils doivent rester près du chenal. Les postes de garde Nr1 et 4 sont fortement endommagés. Le stock de munitions est sur sa fin. Les blessés, manquant de pansements et médicaments, restent étendus sans espoir d'être soignés. Exposés aux coups de l'ennemi, sans possibilité de réaction aux tirs d'artillerie depuis cinq jours, nous ne pouvons que subir les attaques sans possibilité de réagir. Dans ces circonstances, connaissant partiellement la situation dans le pays, je décide de capituler. J'informe officiers et soldats. J'ordonne de faire flotter le drapeau blanc ; un certain temps après, le feu ennemi s'arrête.

De chaque poste, les combattants se replient vers les casernes. Ici, pour la première fois, je mets les troupes au courant de notre situation et de la situation réelle dans le pays. Je remercie chacun pour le devoir accompli. La prière pour les soldats tués et le chant «Dort mon ami » terminent cette tragique cérémonie. Cela dure jusque 10H00.

Je transmets provisoirement le commandement à mon second et obligé, je me rends personnellement avec le senior armurier PIOTROWSKI sur les lignes allemandes. Mon but est de rencontrer l'officier compétent pour la mise au point des conditions de capitulation. Nonobstant le fait que je me présente en tant que parlementaire, je suis, malgré mes protestations, fouillé par un jeune officier allemand qui confisque ma carte d'identité et mon livret militaire.

C'est le lieutenant-colonel HENKE, commandant l'assaut, chef du «Pioner-Lehrbataillon Dessau-Rosslau » qui me traite avec grand respect et me présente au général EBERHARDT. Après lui avoir exposé le but de ma visite, j'obtiens de sa part et ensuite de la part du capitaine du «Schleswig-Holstein », le commodore WEINIGER * des félicitations et des marques de respect de la part de l'ennemi pour la défense de Westerplatte. Pour preuve de ce respect, dans la demi-heure qui suit, ils me rendent mon épée avec le droit de la porter pendant ma captivité. Cela fut confirmé ensuite par l'OKW.(Ober Komando der Wermacht) Pendant ce temps, la garnison sous les ordres du Capitaine DABROWSKI quitte le terrain, conformément aux exigences allemandes. Les blessés sont évacués vers l'hôpital. Il m'est encore demandé de remettre le terrain à une commission militaire spéciale, dirigée par le lieutenant-colonel HENKE.

Dans l'après-midi, des autobus sont parqués à une certaine distance, nous devons y prendre place en tant que prisonniers et être dirigés vers Gdansk. A l'instant où la garnison se met en marche, une commande «Achtung » retentit et les unités de fantassins et de fusiliers marins bivouaquant aux alentours nous rendent les honneurs en se mettant au garde à vous. Nous, les officiers, sommes emmenés à l'Hôtel Central près de la gare ; les hommes du rang sont internés au fort Bischofsberg ». De là, le 10.IX. pour les officiers et le 12.IX. pour les soldats, nous fûmes transférés vers le «stalag I » à Tablak ¹⁵, polygone militaire non loin de Koenigsberg.

* En réalité, le commandant du cuirassé était le Kapitän zur See (commodore) Kleikamp. Son nom en tant que capitaine est cité par Ruge et Landgraf. Dans la monographie consacrée au périple d'écolage du cuirassé ; l'officier au grade le plus élevé après le départ du Kpt. Zur See Krause est le Fregattenkapitän Kleilamp. Le Kpt.zur See Weniger a été nommé contre-amiral (voir « Danziger Neueste Nachrichten » Nr200) et il aurait dû se trouver dans l'uniforme adéquat.

Relation du capitaine DABROWSKI.

L'aube approche, à l'est se fait entendre le bruit des tirs de barrage, entrecoupés par le tac-tac de nos mitrailleuses.

Le feu des défenseurs à bout de force mais toujours pleins de volonté brise le dernier assaut allemand, l'ennemi recule sur ses positions de départ.

La journée du 7 sept. apporte la décision finale. Le poste Nr2 cesse d'exister en tant que point d'appui. La dispersion de ses servants sur le terrain découvert ou sa retraite vers la caserne serait un envoi à la mort.

A 10h15, eu égard à la situation générale sur les différents fronts dans le pays, à l'état de fatigue de nos hommes et à l'absence de toute possibilité de soigner les blessés, nous décidons de capituler.

Le major SUCHARSKI et le maître armurier PIOTROWSKI se dirigent, drapeau blanc à la main, le long du chenal portuaire en direction des allemands afin de négocier les conditions de capitulation.

La garnison se met en rang par deux, devant les casernes, elle est rejointe par les servants des différents postes de garde et points d'appui. Les soldats exténués, non rasés et sales ont pourtant les yeux toujours flamboyants d'ardeur au combat. Ils sont nombreux à détruire leurs armes.

Un communiqué radiophonique signale le franchissement par les allemands de la rivière Narew et la présence de colonnes blindées dans les faubourgs de Varsovie.

Saluée militairement par les «vainqueurs», notre garnison s'éloigne vers une longue captivité*.

Les allemands pénètrent sur la presqu'île. Leurs officiers et soldats observent avec stupéfaction les alentours. Ils cherchent du regard les fortifications inexistantes et les blockhaus en acier signalés par leurs pilotes qui avaient confondu meules de foin et fortins. Nos pertes s'élèvent à 15 tués. Environ 40% de nos troupes étaient blessées gravement, légèrement ou contusionnées. Les pertes ennemies étaient nettement plus élevées.

Les allemands ont, du reste, tué honteusement et tendancieusement le nombre de tués. Malgré cela, sur base des nombreuses tombes au cimetière militaire près de Wrzecz nous pouvons estimer le rapport des tués à 1/20.

Mais cela n'est pas le plus important. La défense de Westerplatte, qui n'avait pas pour but les conséquences finales de ce combat, a en fait rempli un devoir opérationnel très intéressant : elle a bloqué pendant 7 jours d'importantes forces maritimes et terrestres de l'armée hitlérienne ainsi que beaucoup de matériel qui n'a pu être utilisé sur d'autres fronts.

Poste Nr1. Relation du chef de peloton Piotr BUDER.

Cette dernière nuit était remplie d'angoisse. Les allemands s'approchaient plus franchement. La presqu'île n'est que désolation. Nous avons peur de l'extension de l'incendie provoqué par l'explosion de la draine et du wagon de carburant, nous sommes dans l'impossibilité de le combattre et de le vaincre. Chacun espère l'arrivée de la pluie. A l'aube, nous remarquons les moignons des branches consumées.

Le 7 sept. entre 5 et 9 heures, nous sommes soumis à un intense tir d'artillerie. Les obus éclatent ici, très près de nous, nous remarquons les allemands qui avancent, les salves s'allongent constamment. Nous répondons du tac au tac par un feu puissant. Passant d'une position à l'autre, j'arrive chez CIWIL qui dispose d'un fusil mitrailleur, je lui demande : « Pourquoi ne tire-tu pas ? ». Il me répond : « Ils nous ont tellement bien encadrés qu'il n'est pas possible de faire feu ». Je lui prends l'arme des mains et me mets à tirer. Je vide deux chargeurs, mais à ce moment les coups allemands, très bien ajustés, trouent tellement bien nos sacs que nous sommes aveuglés par le sable. Je lui demande de réorganiser le tas de sacs, de remplir les sacs à pains de sable et de continuer à tirer.

Arrivant chez le caporal KUBICKI, je lui demande aussi pourquoi il n'utilise pas son fusil mitrailleur. Il me répond qu'il est surchauffé et que l'ennemi vise très bien. Nous réfrigérons le fusil avec des chiffons plongés dans l'eau sale que nous avons gardée depuis le premier jour pour refroidir nos mitrailleuses. Je tire quelques séries lorsque brusquement je suis rejeté en arrière, une série allemande bien ajustée vient d'atteindre mon tas de sacs en plein dans le mille. Me reculant, j'entends : « CIWIL est blessé ». J'ordonne de le bander. Il est atteint à la pomme d'Adam, il saigne, gisant par terre sur le dos, râlant abondamment. Je lui demande de garder son sang-froid afin de ne pas démolir le moral des autres.

Ensuite il n'y eut plus que des tirs de carabines et de mitrailleuses. Un de nos soldats remarque un drapeau blanc flottant sur les casernes. Vers 10 heures et quelques minutes, on frappe à notre porte ; un soldat nous demande sur ordre du major de nous rendre. L'écuyer GRYZMAN entendant cela, remonte de la cave. Nous nous demandons : « que faire ? Se rendre ou non ? ». Je demande un ordre écrit, je ne veux pas quitter le poste ; l'adjudant ordonne de sortir de notre position. Nous envoyons vers l'état-major un homme chargé de nous apporter un ordre écrit. A son retour, il annonce que le major n'a pas de temps pour émettre des ordres écrits et que nous devons nous rendre.

A cet instant, sur le vieux fort du côté du chenal, apparaît un second drapeau blanc. Nous nous demandons avec l'écuyer : « que faire avec les armes ? ». Je lui suggère de les détruire, il me répond que c'est inutile. Les soldats se préparent à sortir ; ils prennent du pain et abandonnent le poste. Je suis ému et désolé. J'essaie de retenir les hommes disant qu'il y a un blessé, cela n'a aucun écho. Avec le caporal TRELA nous disposons le blessé sur la civière. Je suis fatigué au point de devoir m'arrêter après quelques pas pour reprendre haleine et continuer. Voyant cela, les soldats, à mi-parcours s'avancent vers nous et portent le blessé.

Non loin des casernes, je rencontre le major SUCHARSKI. Du côté du canal, on entend une sommation : « Kommandant hier ! ». Je me présente au major, le salue et déclare que par ordre j'ai abandonné ma position. Je le trouve abattu, les lèvres pincées jusqu'au sang. Il parvient seulement à me dire : « Monsieur BUDER, c'est un moment horrible qui vient de survenir, moi je suis impuissant ; mais je peux, en tant que soldat vous embrasser ». Nous nous embrassâmes, après quoi il s'éloigna..



Me rendant vers les casernes, j'aperçois le lieutenant GRODECKI, appuyé contre un mur il pleure comme un enfant. Je lui demande que faire de mon arme ? Il me répond : «Tout ce qu'il vous plaira ». Juste avant d'entrer dans la caserne je démonte l'arme de service et mon pistolet personnel et je les jette dans le petit puits ; je lance violemment mes jumelles contre des pierres, les prismes volent en éclats. Entrant dans les casernes, un spectacle terrible m'attend : des bandages, des tas de munitions gisent par terre. Je n'en crois pas mes yeux : sont-ce encore les casernes que j'ai connues. A un moment donné notre vieux maçon, SZWEDOWSKI, me propose une tasse de vin et crie : «mon sauveur », je suppose qu'il se trouve un peu dans le gaz.

J'ai encore le temps de me laver, me changer et boire un peu d'eau. Un des soldats me bourre deux paquets de cigarettes. Nous recevons l'ordre de sortir des casernes. Cela se fait en masse compacte. Après avoir parcouru une centaine de mètres, nous apercevons les allemands s'approchant en demi-cercle, déployés en tirailleurs, ils arrivent de l'est et du côté du chenal. Ils sont précédés des officiers et du commandant du "Schleswig-Holstein" le pistolet à la main. A huit, dix pas, ils crient «Halt ! ». Nous nous arrêtons. Le capitaine DABROWSKI remet l'acte de capitulation et son arme. Le commandant allemand prend son pistolet de la main gauche et tend sa main droite au capitaine, après quoi l'ordre de notre départ est donné.

Nous passons devant le poste de garde Nr2, c'est une vision apocalyptique. Il a pratiquement disparu de la surface du sol. Les allemands nous mènent près du chenal et là, des soldats nous entourent rapidement. Nous nous formons par groupes : les officiers, les sous-officiers et hommes de troupes. Le commandant du cuirassé indique d'un geste le major, moi et le chef de peloton NASKRET, il ordonne : «Kommen sie mit ». Il me fait sortir du rang, me contrôle personnellement jusqu'à me demander d'enlever mes chaussures. Ils me reconduisent vers Westerplatte. Je suis suivi par un groupe d'officiers allemands. Je m'arrête plusieurs fois. On m'ordonne de pénétrer dans les casernes. J'y entre franchement, assez loin vers le bas. Lorsque je parvins à la cuisine des soldats, les allemands crièrent «Halt », ensuite «zurück ! ». Sur leurs visages se lisait une grande inquiétude. Ils supposaient que les casernes étaient minées.

Après la sortie rapide des casernes ils me demandent où j'avais combattu. J'indique de la main, le poste Nr1. Ils me demandent où est mon arme. Je réponds qu'elle est restée au poste.

- Qu'advint-il des hommes ?
- Blessés et valides se sont repliés avec moi.
- Que pouvez-vous dire de plus au sujet de Westerplatte ?
- Rien parce que je suis soldat.

Après cet interrogatoire, le même feldfebel me reconduit vers le chenal. Là, à deux nous évacuons le lieutenant PAJAK vers l'ambulance. Ensuite on nous regroupa avec le reste des troupes qui étaient fouillées minutieusement.

Dans l'après-midi arrivent de grands autobus noirs. Nous y prenons place et sommes évacués vers les casernes à Wrzeszcz. Nous y resterons un court laps de temps. J'aperçois nos officiers emmenés vers l'état-major allemand. Au crépuscule, nous sommes emmenés vers le fort de Biskupa Góra pour y être internés.

Relation du lieutenant PAJAK.

Mon état avait sérieusement empiré, les blessures s'agrandissaient, je n'avais plus conscience de la notion de temps ni des événements.

L'éblouissement du soleil dans les yeux, l'odeur d'air frais mélangé à des relents sulfureux de fer rougi et à la fumée d'un arbre se consumant me tirent de mon état proche de l'évanouissement. Je me trouve sur la place devant les casernes ; près de moi des groupes de

soldats : sales, exténués, non rasés, tristes. Ce sont les instants qui suivent la capitulation de la garnison, laquelle se prépare à abandonner la place. Sur des civières, quelques blessés ; les autres, à cause du manque de brancards sont soutenus par des collègues. Le tout formant un groupe compact quitte Westerplatte. Du regard, ils saluent le blason polonais, l'aigle blanc, qui aussi bizarre que cela puisse paraître est resté intact alors que le mur extérieur des casernes ressemblait à une écume.

Relation de l'écuyer GRYCZMAN.

Soudain, la canonnade venant de la mer s'arrête, devant le poste de garde Nr1 n'éclatent que des tirs individuels. Le caporal TRELA me signale l'arrivée d'un courrier, debout devant la porte il transmet l'ordre du major de se rendre. A ce moment, je bandais provisoirement la blessure de CIWIL

Je demande à BUDER de préparer un quelconque fanion, aux tirailleurs, j'ordonne de diminuer le tir et ensuite de le stopper afin de permettre aux allemands disséminés individuellement de se retirer. Dès l'instant où nos adversaires se retirant atteignirent nos anciennes positions «Prom », je m'éloigne rapidement emportant CIWIL.

Je rencontre devant les casernes le major SUCHARSKI et le lieutenant GRODECKI. Je fais rapport au major. Il m'informe succinctement sur la capitulation, ordonne aux soldats de déposer les armes et de se rendre dans les caves. Certains soldats commencent à briser leurs armes et les jettent en tas ; ils sont nombreux à descendre dans les caves leur fusil en main. Ici seulement je bois un thé chaud pour la première fois depuis sept jours.

Quelques instants plus tard arrive avec son groupe le sous-lieutenant KREGIELSKI. Le capitaine DABROWSKI nous ordonne de sortir et de se grouper en rangs par quatre dans la cour, il ordonne aussi de prendre avec nous les blessés. Lorsque je fais irruption dans la cour, l'écuyer PELKA range les soldats par quatre. Le major ordonne de se dépêcher. Nous approchons du poste de garde Nr2, face à nous arrive un groupe d'allemands en uniformes noirs, les armes prêtes à faire feu, criant de mettre nos mains en l'air et d'avancer plus vite. Un autre groupe d'allemands hisse leur drapeau sur le vieux fort en signe de conquête.

Arrivés près du chenai, ils nous entourent de toutes parts, l'arme à la main ils nous dirigent vers les anciens ateliers de réparation. Nous sommes filmés pendant cette marche. On s'arrête après le petit bois de Westerplatte, où arrivent des officiers supérieurs et ensuite un général. Ici seulement nous nous rendons compte quelle petite poignée nous étions au milieu de tous ces soldats allemands qui aujourd'hui participèrent à l'assaut de ce jour.

Un de leurs adjudants me mena vers un tonneau d'eau, il parlait très bien le polonais car il avait terminé des études à l'université de Cracovie. Il me dit qu'il était originaire de Gdansk et était chef de compagnie, laquelle attaquait ce matin depuis le chenai et la barrière principale. Il m'apprit qu'ils avaient subi beaucoup de perte, qu'il y avait de nombreux tués et encore plus de blessés. Il me posa la question suivante : « D'où tiriez-vous pour obtenir un feu aussi meurtrier ? ». Je lui répondis qu'ils se trouvaient au milieu de trois tirs de barrage effectués au moyen de nos mitrailleuses qui tiraient d'une distance de 100-200 m de deux directions, c'est à dire de l'avant et d'un flanc. Il répondit que leur reconnaissance avait foiré, car selon les ordres obtenus, ils devaient attaquer des forces situées dans le vieux fort et les anciennes casernes. La mission de sa compagnie consistait à conquérir le fort et attaquer les nouvelles casernes. Il fut donc complètement surpris, lorsque deux pelotons s'étant engagés à travers les trous dans le mur, furent cueillis par un feu nourri. Le troisième peloton fut empêché d'avancer par le repli des deux précédents. Survint alors une confusion totale, beaucoup furent blessés, lui-même ne traversa pas le mur car il se trouvait à l'arrière du troisième groupe, et grâce à cela il s'en est sorti sans accroc.

Lorsque je lui dis que nous étions en tout environ 170 et que le nombre de tués était de plus ou moins 20 il ne le crut pas. Il supposait que je ne voulais pas rompre un secret militaire. Après avoir remis la place par le major, nous fûmes expédiés dans les stalags, où je demeurais jusqu'au 31.I.1945.

Relation du senior tirailleur Franciszek DOMINIAK.

Blessé le premier jour du combat à la clavicule gauche je tombais, mes amis me ramassèrent et me mirent à l'abri dans un affaissement de terrain. C'est l'écuyer GRYCZMAN qui me banda. Plus tard, deux soldats se présentèrent pour me ramener vers les casernes.

Après notre reddition je me trouvais à l'hôpital de Gdansk. Plusieurs fois, des officiers d'état-major sont venus à Gdansk du cœur de l'Allemagne. Ils s'approchaient des lits, saluaient et questionnaient. Ils demandaient quel avait été le cours de la bataille, quelle était la raison d'une si longue opposition.

Relation du matelot Bernard RYGIELSKI.

Depuis le matin, l'ennemi attaque «à fond la caisse» et cela sur toute la ligne. L'assaut est semblable à celui du premier jour de guerre. Notre défense tient le coup, on entend des cris «Zurück ! », l'attaque a de nouveau avorté.

Vers 9h, le major SUCHARSKI me contacte :

- Bonjour, Benek (diminutif de Bernard).
- A vos ordres, major.
- Ecoute ce que je vais te dire : Lodz, Czestochowa, Krakow, Poznan, Bydgoszcz sont aux mains des allemands. Nous n'avons pas d'autre issue que se rendre.
- Major, nous avons encore des hommes, défendons-nous.

Aux questions des soldats, je répondis que les allemands avaient bombardé Varsovie et qu'ils avaient franchi la frontière polonaise.

Peu avant dix heures, le major sonne à nouveau, il nous ordonne de nous rendre. Nous devons faire flotter sur notre poste quelque chose de blanc et rentrer dans les casernes.

Les armes sont laissées sur place, nous rentrons dans les casernes. Là, le major nous remercie pour la défense de notre position. Il pleure. GRODECKI aussi, chacun est désespéré. J'étais proche du suicide, si je n'avais pas eu de fils, il est possible que je sois passé à l'acte.

Après notre sortie des casernes, en rangs par deux nous nous dirigeons vers le poste de garde Nr2. A ce moment surviennent les marins allemands, leurs automates au poing, ils nous conduisent au bord du chenal. Une auto militaire arrive avec des officiers. Un avion nous survole, le pilote fait des signes de la main. Le commandant du «Schleswig-Holstein» arrive, on nous filme. J'incline la tête.

Le mat BARTOSZAK fait office d'interprète. Le major SUCHARSKI et le capitaine DABROWSKI répondent aux questions.

Le commandant allemand nous demande quelle était l'importance de notre garnison. Il ne veut pas croire que nous étions si peu nombreux ; il supposait que nous étions 2000, ensuite il crie puissamment : «Stillgestanden ! », il salue et nous rassure, nous n'avons pas à avoir peur, il évoque Verdun ; à ses soldats il dit que cela devrait leur servir d'exemple : comment une poignée d'hommes peut provoquer d'importantes pertes à un adversaire.

Alors il rend au major SUCHARSKI son épée*. Le major et le capitaine sont embarqués dans une voiture et conduits à Biskupia Góra. Nous embarquons dans trois autobus, pendant notre parcours à travers la rue Szeroka à Gdansk, les véhicules peinent à avancer. Une foule dense d'allemands nous insulte, elle demande de nous pendre. Les marins allemands, nos gardes,

disent à ce moment : «Maintenant ce sont des héros ; pourquoi ne vinrent-ils pas combattre à Westerplatte ? ».

- Un fait analogue s'est produit au cours de la première guerre mondiale. En 1915 sur les hauteurs de Verdun, lorsque le fort de Vaux se rendit, les honneurs militaires furent rendus aux valeureux défenseurs.



Caporal Bronislaw GRUDZINSKI ? Chef du poste Nr2.

Il fait clair lorsque l'ennemi lance son attaque. Le poste de garde Nr1 et les hommes près des voies de chemin de fer sont les premiers à répondre à l'ennemi. Une demi-heure plus tard c'est nous qui sommes attaqués par l'adversaire. Son but est d'atteindre la dune près de la barrière principale : de là, les allemands pourraient facilement arroser le poste Nr1 et les soldats près des voies. Les plans de défense avaient prévu ce danger et nos deux mitrailleuses couvraient admirablement cette zone. J'ordonne d'ouvrir le feu. Les allemands se plaquent au sol et ouvrent le feu, avec leurs mitrailleuses, ils visent les fenêtres du rez-de-chaussée de notre poste. Pendant la nuit ils réussirent à prendre position à environ 150 m de notre poste. Ils espéraient faciliter la progression de leurs fantassins sur la dune. Le caporal ZAMERYKA leur interdit le passage par ses tirs de mitrailleuse et SKOWRON réduit la leur au silence. Les allemands reculent précipitamment, notre feu cesse. Cela se calme sur les autres positions aussi.

Soudain un ouragan de feu s'abat sur Westerplatte. Les allemands visent les casernes et tous nos postes. Les obus explosent tout autour de nous. Des pierres et des paquets de terre pénètrent dans notre poste par toutes les ouvertures. La poussière et la fumée emplissent notre environnement. Un obus atteint le coin nord-est du poste et arrache une partie du vestibule, la pierraille s'effondre. J'ordonne à l'équipe du rez-de-chaussée de descendre à la cave, j'en fais de même. L'ennemi complète son action par des tirs d'obusiers qui, souvent, explosent du côté nord-est du poste. Nous nous regroupons dans le coin opposé de la cave près des mitrailleuses de ZYCH et CICHOCKI. Le feu croît. Un obus arrache l'entrée de notre poste, les caisses de vivre sont recouvertes, un autre obus atteint les parois est, les deux mitrailleuses sont arrachées de leurs piédestaux. Notre poste tremble convulsivement, il vacille. Nous sommes recouverts de gravats, la respiration devient difficile, le ventilateur aux pales pliées ne sert plus à rien.

J'essaie d'entrer en communication téléphonique avec les casernes, en vain. Tout à coup un obus atteint notre réserve de munitions. La force du souffle me précipite à terre, le feu et la fumée nous plongent dans l'obscurité. Pendant un court instant, je perds connaissance. Lorsque je reviens à moi je tiens toujours le cornet du téléphone. De l'appareillage téléphonique, il ne subsiste que des morceaux, les fils arrachés dépassent du mur. Le mur côté nord de la cave est arraché. Les munitions et grenades à disposition dans le sous-sol sont par bonheur restées intactes, elles sont maintenant recouvertes de gravats. Personnellement, je fus sauvé par une poutre en béton située entre la chambre à munitions et l'appareillage téléphonique. Seule la position du caporal ZYCH est restée intacte, j'y rassemble notre groupe. Nous avons de plus en plus de difficultés pour respirer, nous nous demandons si les allemands n'auraient pas utilisé des gaz. Ceux qui disposent de masques les enfilent, les autres se protègent au moyen "d'absorbants". Cela ne sert à rien et nous enlevons ces dispositifs.

Finalement, peu importe comment nous mourrons. La terre tremble, un bruit invraisemblable nous assourdit, c'est sans aucun doute le rez-de-chaussée qui s'effondre. Par le mur arraché pénètrent des éclats d'obus et de briques, seul un muret nous en protège. Vers 11h00, le feu cesse enfin. Nos mitrailleuses sont pliées et arrachées de leurs piédestaux.

Devant notre poste c'est le silence. Soudain, près du mur arraché une voix s'élève : «Si quelqu'un survit là dedans, je le prie de sortir, nous nous rendons ». Sur le coup j'eus le souffle coupé. Je m'approche du mur effondré et j'aperçois l'infirmier, debout il tient un morceau de drap blanc accroché à un bâton : «Sur ordre du major, nous nous rendons » me dit-il.

De l'autre côté du chenal les allemands sont sortis de leurs cachettes, debout sur les toits près des mitrailleuses ils crient et gesticulent avec leurs mains. Soudain, un tir part de leurs positions. Par chance, il atteint le sol juste devant nos pieds. Après un court instant il est suivi d'un deuxième et troisième tir. L'infirmier soulève un bras et avec un sifflement de douleur touche son épaule. Une balle l'avait atteint sous la clavicule. Nous reculons vers le bord de l'abri où se trouvent le lieutenant LOPATNIUK et les servants du petit canon antichar, le lieutenant tient un pistolet à la main. Apprenant la capitulation les larmes perlent sur son visage : «Je dois donc être interné par les boches ? » dit-il et il pointe l'arme sur sa tempe. Je le prends par la main, je lui enlève le pistolet et enterre l'arme près de l'entrée.

Le major s'approche de notre groupe, il s'informe des pertes subies par notre poste, aucune perte lui dis-je. A cette nouvelle un large sourire illumine son visage. Nous hissons un drapeau blanc sur l'abri, ensuite notre groupe se joint à celui du major en fin de file ; celle-ci chemine le long du chenal. Atteignant l'entrée principale nous apercevons des véhicules équipés de mitrailleuses. Les soldats allemands épaulent leurs fusils. Nous soulevons nos bras et parvenons au fort «Weichselmünde ». C'est ici qu'ils nous stoppent. Leur traducteur nous demande de vérifier nos poches et de nous débarrasser de la moindre arme, en cas de refus il nous menace d'une exécution immédiate.

Nous découvrons leur terrain, les tranchées de fusiliers et même des barricades antichars, tout près un canon de mortier pointe vers le ciel, il y a peu c'est nous qu'il visait. Après nous avoir fouillés, ils nous alignent le long du mur du fort.

Un certain temps après nous marchons sous escorte vers une direction inconnue ne sachant pas ce qui nous attend.

CEUX QUI MEURENT, CEUX QUI SOUFFRENT.

*Le docteur en médecine Capitaine Mieczyslaw SLABY n'a pas laissé de témoignage écrit. Je le regrette et doit me contenter de récapitulatifs des pertes polonaises et allemandes. J'utilise une police de caractères italiques, c'est ma façon à moi de m'incliner devant ceux qui sont morts ou ont été blessés en combattant **Pour Votre et Notre Liberté** *.*

* C'est la devise officielle des forces armées polonaises.

LES PERTES POLONAISES

Au cours des sept jours de combat, la partie polonaise a perdu sur 182 hommes : 15 tués, 13 blessés graves, 25 à 40 blessés légers et contusionnés.

Les plus grandes pertes ont eu lieu le 2 sept. pendant le bombardement aérien. Ce jour là, disparut quasi toute l'unité du poste de garde Nr 5 ainsi que le canonnier JAKUBIAK (affecté à la pièce de 75) qui sortait des casernes au moment du bombardement. Le poste « Prom » subit des pertes importantes le 1 sept. car très exposé sur le terrain à l'attaque qui dura environ 4 heures au cours de laquelle il eut à subir d'intenses tirs d'artillerie de différents calibres parmi lesquelles ceux du cuirassé «Schleswig-Holstein » suivi du combat contre la toute proche garnison du poste de garde allemand tenu par les Schupos. Les deux tués du poste polonais – le caporal KOWALCZYK et le tirailleur USS – tombèrent dans un valeureux combat contre ces Schupos qui se termina par la liquidation de ce point d'appui allemand. Le premier soldat ZIEMBA, gravement blessé par un éclat d'obus au poste «Prom » décéda le jour suivant pendant le bombardement.

Sur les positions découvertes tombèrent quelques soldats ; parmi ceux-ci le tirailleur KRZAK du poste «Fort » et le sergent NAJSAREK, celui-ci fut atteint lors des premiers instants du combat par une série de pistolet mitrailleur. Le premier soldat JEZIERSKI mourut d'un éclat

d'obus reçu au poste de garde Nr3 et le premier soldat CIWIL tomba d'un coup direct qui lui fut porté à travers la fenêtre du poste de garde Nr1. Par contre les différentes relations ne donnent aucune information quant à la mort du tirailleur PIROG.

Les autres pertes humaines concernent les blessés et contusionnés graves. Ils étaient 13, parmi ceux-ci le lieutenant PAJAK, commandant du poste «Prom », le tirailleur LAKOMIEC du poste de garde Nr 6, écrasé par un mur, le caporal SZAMLEWSKI, contusionné au poste de garde Nr5 pendant un bombardement aérien. Ces gens ne pouvaient plus continuer le combat, de même que plusieurs soldats et travailleurs civils, qui du fait des tirs d'artillerie et bombardements aériens furent gravement choqués nerveusement. Ils furent mis à l'abri non loin du chenal portuaire près du poste de garde Nr2.

Le plus grand groupe était constitué des blessés et contusionnés légers. Dans les conditions du combat à Westerplatte lorsque le feu ennemi labourait littéralement le terrain, les arbres éclatés volaient et le souffle des explosions projetait les gens dans les postes de garde comme des plumes. A ce genre d'expérience fut soumise au moins la moitié des personnes séjournant sur des positions ouvertes (de 25 à 40 soldats). Dans la liste de 107 survivants (réalisée par le lieutenant PAJAK en 1960) il y eut 16 personnes concernées.

En résumé nous pouvons affirmer, qu'eu égard à l'intensité des combats, les pertes polonaises en tués et blessés graves furent faibles.

LES PERTES ALLEMANDES

L'évaluation des pertes encourues par la partie allemande dans le combat pour Westerplatte est difficile. Les hitlériens ont sciemment tenté de camoufler l'ampleur réelle de celles-ci.

L'évolution fatale des événements à Westerplatte, terminés comme qui dirait par une victoire à la Pyrrhus, n'encourageait pas les allemands à la franchise. On peut néanmoins arriver à certaines conclusions sur base de données fragmentaires tant polonaises qu'allemandes qui sont en accord avec l'évolution objective des événements. La brochure secrète «Feldzug in Polen » est à cet égard un élément très intéressant. Le communiqué consacré aux activités de la 4^{ème} armée en date du 1 sept. affirme qu'à Westerplatte les pertes s'élevaient à 80 personnes. Ce nombre est important parce qu'il correspond, quoique de façon incomplète, aux affirmations des défenseurs de la presqu'île. Le caporal GORYL, qui dans la nuit du 1 au 2 sept. observait les champs devant les postes de garde Nr1 et 5, énonce 80 morts, le sergent DEIK parle d'un nombre proche de celui-ci. Les chefs de peloton PETZELT (du poste de garde Nr5) et GORYL confirment plus ou moins ces chiffres. L'aumônier AURICH du «Schleswig-Holstein » affirme dans ses souvenirs : qu'à la date du 1 sept. 1939 (publiés de façon fragmentaire le 26.XIII.1964 dans «Dziennik Baltycki ») : « il est 16h10... le nombre de blessés est de 50- 60 personnes, il y a 18 tués. Les relations polonaises sont parsemées des dires de soldats allemands qui après la bataille oscillaient autour de ces chiffres.

Publiées après la bataille, les relations allemandes concernant le premier jour de combat parlent de «pertes sévères » ou «pertes nombreuses » (RUGE, BUSCH et d'autres).

La plus grande partie des pertes allemandes survint lors des premier et deuxième assauts. Ignorant l'existence du poste de défense «Prom », très proche du poste de garde des Schupos, les assaillants subirent un tir latéral très important par deux mitrailleuses lourdes, et de ce fait se retrouvèrent dans une situation sans issue. Lors du deuxième assaut ou lors de sa deuxième phase, car c'est difficile aujourd'hui de différencier cela, lorsque tout l'effort allemand était dirigé contre le poste «Prom », jetant sur cette zone au minimum une compagnie, les assaillants furent surpris par des tirs de mortiers dont les coups destructeurs décimèrent les fantassins qui n'avaient aucune possibilité de se mettre à couvert dans leurs propres abris ou

ceux des défenseurs. Sur la dangereuse situation dans laquelle se sont jetés les allemands parle (explique) dans une certaine mesure la mort du commandant de cette compagnie d'assaut, l'Oberleutnant HENNINGS.

Après la première journée d'attaques très intenses, survint au cours des deuxième et troisième jours, une accalmie dans les assauts terrestres des allemands. En relation avec cela, leurs pertes sont restées relativement inconnues. La croissance des attaques initiées par des troupes fraîches et plus particulièrement l'attaque du 7 sept. a vraisemblablement augmenté la liste des pertes. L'écuyer GRYZMAN dans sa relation des événements parle du témoignage intéressant du chef de la compagnie allemande qui attaquait depuis le canal portuaire. Il en résulte que les attaquants se sont retrouvés pris dans un piège de feu.

J'estime que pour chacun des quatre derniers jours de combat les pertes s'élèvent à 50% de celles encourues le premier jour comme cela ressort de plusieurs relations. Les allemands, après une connaissance plus réelle des postes polonais (quoique incomplète vu les difficultés du terrain) combattaient avec plus de prudence. Le premier soldat DOMINIAK entendit les infirmiers allemands parler des pertes de l'unité d'assaut de marine (basée sur le cuirassé) qu'ils estimaient à environ 400 (chiffre probablement surfait). Le sergent GAWLICKI parle de "462 tués" entendu dans la bouche de soldats allemands.

Dans les livres du cimetière « Na Srebrzysku » il n'y a que 16 hommes tombés au combat ; la plupart des corps ont été rapatriés en Allemagne par les familles.

La liste des blessés sur le terrain de Westerplatte pouvait être moindre que dans d'autres circonstances de combat.

Tous ces décomptes ne sont qu'hypothèses en l'absence de documents 100% garantis et c'est comme telles qu'il faut les considérer.

Après la bataille.

Les officiers se retrouvèrent dans les oflags, les hommes du rang dans les stalags.

Après la guerre.

Le major SUCHARSKI libéré rejoignit le 2^{ème} corps d'armée polonais en Italie où il prit le commandement d'un bataillon. Il décéda des suites d'une péritonite le 30 août 1946.

Le capitaine DABROWSKI, rentré au pays, exprima son intention de continuer une carrière militaire dans l'armée de la République Populaire de Pologne. Il adhéra au parti. Dans les années 1950, il en fut exclu, le stalinisme pur et dur s'en prenait à toute personne qui avait servi sous une forme ou une autre le régime d'avant guerre. Malade, il gagna sa vie comme vendeur de journaux dans un kiosque. Il mourut de tuberculose le 24 avril 1962.

Quant aux autres défenseurs, beaucoup eurent maille à partir avec les caciques du régime communiste.

Retour à la campagne de Pologne.

Le pays continuait à se battre. Dans la baie de Gdansk au nord-est à 12 nautiques dans le 28° se trouve le port militaire de Hel. Le 1 septembre vers 6 heures, trois sous-marins polonais appareillaient pour patrouiller dans la Baltique.

De Gdynia Oksywie deux autres sous-marins quittaient le port pour patrouiller dans la baie de Gdansk.

Le plan d'attaque des allemands (Général-Amiral Conrad ALBRECHT) prévoyait de couler ces cinq sous-marins.

Par quatre fois, l'OKW (Ober Kommando der Wehrmacht) annonça la destruction de sous-marins. Seul restait actif le « Orzel » qui se présenta le 15 septembre dans le port neutre de Tallin pour cause d'avarie du compresseur et maladie du commandant.

Au grand dam de GOEBELS, aucun de ces sous-marins ne fut coulé :

- Le 17/09 les Suédois annoncèrent l'arrivée du « Sep » à Landsort avec demande d'internement en pays neutre.
- Le 18/09 idem pour le « Rys » arrivé dans le port de Stavnas.
- Le 25/09 le « Zbik » s'est aussi présenté dans un de leurs ports.

Mais les plus beaux exploits étaient à mettre au compte

- du « Wilk » qui après avoir passé le Sund se présenta le 20/09 dans un port anglais (cela resta non divulgué à l'opinion)
- et du « Orzel » qui s'échappa le 19/09 de Tallin sans cartes marines (elles avaient été confisquées) et parvint lui aussi en Grande-Bretagne.

C'est le 10 octobre que les Anglais annoncèrent la présence des deux sous-marins dans un de leurs ports.

Ces sous-marins étaient les premiers soldats polonais à passer à l'ouest. D'autres allaient suivre pour continuer le combat contre l'Allemagne nazie. Parmi ceux-ci un jour de 1944 débarqua en Normandie la première division blindée commandée par le général MACZEK. Après de durs combats à Falaise, Chambois ils parvinrent à la frontière belge et entrèrent en libérateurs à Gand. Quelques jours plus tard, le premier bateau entra dans le port de Gand, il battait pavillon polonais.

Je dédie cette traduction à :

- Aniela NIKIEL, ma tante, Nr 69115 (Ravensbruck) qui n'est pas rentrée de Bergen-Belsen.
- Wojciech NIKIEL, son mari, probablement décédé à Gross-Rozen.
- Edward, leur fils aîné, filleul de maman, pendu le 21 août 1944 dans son village par les nazis.

Jean KROL

Bibliographie :

- Source principale de cette traduction : le livre de WESTERPLATTE écrit par un collectif d'historiens de l'armée Polonaise .
- L'aperçu de l'histoire de Pologne est tiré du livre écrit par JERZY TOPOLSKI
- Les conséquences de la défaite de 1939 sont tirées de l'œuvre : MALA FLOTA WIELKA DUCHEM de JERZY PERTEK

